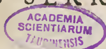
LETTRES
D'UNE
TURQUE
A PARIS,

ECRITES A SA SOEUR

AU SERRAIL.





A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER.

M. DCC. XXXI.



PREFACE.

LA plûpart des personnes qui liront ces Lettres, croiront qu'elles n'ont point été écrites veritablement par une Turque à Paris, à sa Sœur à Constantinople. Mais si elles plaisent au Lecteur sensé, il s'en amusera, sans s'embarrasser de qui elles sont. Si elles l'ennuyeut, elles serviront à

l'en-

l'endormir. Un homme d'esprit tire parti de tout.



LET-



LETTRE
DE
LA COMTESSE DE ***
A
MONSIEUR D'AR.....



L est vrai, Monsieur, que je ne ressemble point à ma Sœur, qui a ses jours de dépêches, qui tient Bureau de Beaux Esprits chez elle; & qui va, dit-on, devenir incessamment Auteur. Je suis née si paresseuse, que je n'ai pres-

que

que point de commerce avec mes Amis, dès qu'ils sont éloignés. Il semble que mon esprit fatigue, lorsqu'il faut les aller chercher en Province; & c'est une vraye peine pour moi, d'être obligée d'écrire, même sur des affaires domestiques interessantes. Vous meriteriez cependant bien que je me fisse un effort; mais vous seriez fâché de me gêner. Au lieu de mes Lettres, je vous envoye, pour vous amuser dans votre retraite, celles d'une Amie que je regrette tous les jours. Je ne vous connoissois point encore, lorsqu'elle étoît chez moi. Vous en auriez été enchanté, si vous l'aviez vûë. Elle avoit abordé en France avec le Fils d'un Noble Venitien, qui fut tué en duël le

jour même qu'ils devoient se marier, un an environ après leur arrivée dans ce Païs. Rosalide, c'étoit son nom, me parloit fort souvent d'une Sœur qu'elle avoit laissée à Constantinople; & traduisoit en François, pour m'amuser, les Lettres qu'elle lui écrivoit en Turc. Elles me sont restées, avec plusieurs Bijoux qu'elle m'obligea de garder; lorsqu'après la perte de son Mari, elle se retira dans le Couvent des Dames de .... où elle est morte depuis six mois. S'il y a quelque chose dans ces Lettres qui pique votre curiosité, & dont vous vouliez l'explication, venez la chercher ici; car sûrement, je ne vous l'écrirai pas. Je suis lasse d'écrire, quoique je ne le sois jamais

de

de vous assûrer que je suis bien sincerement, Monsieur, votre très-humble & très-obéïssante.

LA C. DE F.



LETTRES



LETTRES TURQUES.

LETTRE I.

ROSALIDE *à* FATIME, *au Serrail du Bostangi.*

JE SUIS en France, ma chere Sœur : il y a trois jours, que je pris terre à Marseille. Juge de ma satisfaction, par l'inquiétude cruelle où j'ai vêcu pendant toute la navigation. Je craignois sans cesse que le vent ne vînt à changer, & ne nous rejettât sur les côtes que nous quittions. Je craignois que quelque Vaisseau Turc ne nous poursuivît, & ne m'arrachât mon cher *Mazaro*. Si ce malheur nous fut arrivé, tu sçais dans quels supplices il eût perdu une vie où la mienne est at-

tachée. Je fuyois le ſommeil, qui me plongeoitdans des horreurseffrayantes. Mais enfin, nous ſommes en sûreté. Avec quels ſentimens nous nous ſommes embraſſés au Port ! Nous nous moüillions de nos larmes, & nous n'avions pas la force de parler. Ce ſeroit faire tort à la ſenſibilité de notre joye pure, de vouloir l'exprimer.

J'ai reçu viſite des premieres perſonnes de la Ville. Quelques-unes m'ont invitée à manger chez elles : car on mange les uns chez les autres, dans ce Païs-ci. On voit à la même table, des Hommes & des Femmes qui ne ſont point mariés enſemble. Un Mari, même, évite de ſe trouver dans les maiſons où va ſa Femme ; & l'on diroit, aux ſoins qu'il prend de ne point faire paroître leur union pendant le jour, qu'il ſe croit coupable envers la Societé, de lui avoir arraché une perſonne avec qui il s'eſt lié particulierement. Je te parle des Gens de qualité : car parmi le Peuple, on reconnoît très-aiſément le Mari & la Femme, aux querelles qu'ils ont toûjours enſemble.

Je pars demain pour Paris, d'où je t'écrirai. Je t'envoye la Copie d'une Lettre

Lettre que Mazaro écrit à un de ses Parens. J'espere qu'elle t'interessera, par la part qu'a dans ce récit une Soeur qui t'aime, & qui t'aimera toute sa vie, en quelque lieu du Monde qu'elle soit. Adieu, ma chere Fatime.

Lettre du Comte MAZARO *au Marquis* PINIANI, *à Venise.*

ETANT obligé de quitter ma Patrie, comme vous sçavez, pour une affaire d'honneur, je fus pris par les Turcs dans la traversée de Venise à Marseille, & vendu à Constantinople au Chef des Esclaves du Grand-Visir *Hussem*, qui m'employa à la culture des Jardins.

Un jour que, fatigué de mes malheurs, & d'un travail si peu convenable à ma naissance, un profond sommeil m'avoit gagné, le Visir passa. J'arrêtai son attention. Il trouva quelque chose en moi qui lui plut, & se sentit touché de l'avilissement où la Fortune réduisoit un jeune homme, dont la physionomie promettoit une toute autre situation. Il m'éveilla, & comme il parloit bien l'Italien, il me fit plusieurs questions, ausquelles je répondis assez

heureusement. Il ne se promenoit jamais, depuis, qu'il ne m'honorât d'un long entretien.

L'heure où il avoit coûtume de paroître étoit déja passée, quand je le vis un soir arriver avec une jeune personne, audevant de qui je puis dire que mon cœur vola, puisque, ne pouvant discerner encore ses attraits, j'étois cependant dans une inquiétude cruelle que sa promenade ne la conduisît pas près du lieu où je travaillois.

Ils s'approcherent, & le Visir m'adressa la parole, à l'ordinaire. Mais, sans lui répondre, j'étois dans cet étonnement où le cœur enchanté, croit que les yeux ne lui portent pas encore assez tout le plaisir qu'il devroit ressentir. Il sourit de mon desordre; & sa Fille, en rougissant, (car c'étoit elle) passa dans une autre Allée.

Je restai tout le soir & toute la nuit dans une agitation, qui ne me permit pas de fermer l'œil. La distance que l'Esclavage mettoit entre celle que j'aimois & moi, me faisoit sentir plus vivement que jamais les rigueurs de la Fortune. Cependant, la bienveillance que me témoignoit Hussem, & la

façon

façon dont il avoit vû la naiſſance de ma paſſion, m'inſpiroient je ne ſçai quel préſage heureux, que la Raiſon ne pouvoit étouffer.

Je me rendis de grand matin aux Jardins, pour être du moins dans un lieu où j'avois la veille admiré tant de charmes. J'y rêvois, plûtôt que je n'y travaillois, quand une Femme vint me dire que *Roſalide* m'ordonnoit de lui apporter un Bouquet de fleurs. Roſalide! la Fille de Huſſem! lui répondis-je tranſporté. Avec quel empreſſement j'allai cüeillir ces fleurs! Avec quel trouble je les portai! Que l'emploi où l'Eſclavage m'avoit attaché, me ſembla alors brillant! Et que l'Amour pare avantageuſement tout ce qui l'approche de ſon objet! Roſalide étoit encore au lit. Elle en ſortit ſes beaux bras, pour aſſembler les fleurs que je lui préſentois; & mille graces en ſortirent avec eux, dans le mouvement qu'elle fit.

J'eus ainſi, tous les matins, la douceur de la voir. Elle m'ordonnoit quelquefois de lui chanter des Airs Italiens; & je remarquois, par une certaine attention qu'elle me prêtoit, & que le plaiſir de l'oreille ſeul ne fixe point, que

ma voix avoit de l'intelligence avec ſon cœur. J'étois sûr qu'elle n'ignoroit pas mon amour : mais je n'oſois m'avancer à m'expliquer mieux ; lorſque je fus favoriſé par un Interprête d'une nouvelle eſpece.

J'élevois des oiſeaux, à qui j'apprenois, pour m'amuſer, à repeter quelques Airs. J'en avois inſtruit un, plus chéri que les autres, à prononcer, *Je vous aime*. Un matin que j'entrois chez Roſalide, il vole de deſſus mon épaule à ſon cou, & en lui becquetant l'oreille, lui dit, *Je vous aime*. Ah ! qu'il eſt joli, ah qu'il eſt joli, s'écria la Fille de Huſſem, en le baiſant. Mon fidele Ecolier lui ſouffle encore dans la bouche, *Je vous aime* ; & à chaque careſſe qu'elle continua de lui faire, il repéta ſa leçon à merveille. Mais ne ſçait-il que cela, me demanda-t'elle ? Je lui ai appris, répondis-je, comme je voulois parler : daignez le garder, & lui apprendre comme vous voulez répondre. Il le ſçait déja, me répliqua Roſalide : appellez-le, il le dira. Elle prononça ces mots en baiſſant les yeux ; & la préſence du Viſir, qui entra dans le moment, m'obligea de me retirer.

Je fus bien aiſe de pouvoir entretenir en liberté les idées flateuſes, que me donnoit la déclaration que je venois d'entendre. Pour juger de ma ſatisfaction, il faut être Amant, & même un de ces jeunes Amans dont le cœur n'a point fait d'eſſais, & trouve d'abord celui qui lui étoit prédeſtiné. Avec quelle impatience j'attendis le ſoir! J'eſperois que Roſalide viendroit ſe promener avec ſon Pere, que je pourrois lui dire un mot; ou que, du moins, elle liroit dans mes yeux le bonheur dont elle m'avoit comblé, & qu'elle s'en ſçauroit gré.

Mais la nuit approchoit déja, lorſque Huſſem parut ſeul. Il avoit même l'air farouche. Il me fit ſigne de le ſuivre dans une Allée couverte. J'avouë qu'il me prit un tremblement, dont l'homme le plus ferme n'eſt point le maître dans certaines occaſions. Le ſilence morne que gardoit le Viſir, redoubloit mes craintes; lorſqu'enfin, il le rompit en ces termes.

» Je ſuis né à Salonique, de Parens
» Grecs. Je fus amené à Conſtantino-
» ple, Eſclave, comme tu l'es: mais je

» me sentois des talens ; & les vils em-
» plois où l'on m'occupa d'abord, n'é-
» touffoient point ma prévention. Par
» mon zéle & mon activité, je plus à la
» Sultane, Mere de l'Empereur re-
» gnant. Elle me vanta à son Fils, qui
» me fit passer à son service. Je fus d'a-
» bord Capigi-Bassa ; de-là, élevé à la
» Dignité de Bassa d'Alep ; & bientôt
» après, à celle de Gouverneur-Géné-
» ral de la Mésopotamie.

» Par des liaisons secrettes, que je
» pratiquai avec le Persan, dont cette
» Province est frontiere, je me prépa-
» rois dans mon Gouvernement une
» Souveraineté indépendante, où le
» Roi de Perse & l'Empereur Ottoman,
» toûjours en guerre ensemble, auroient
» été obligés encore de ménager un
» Rebelle. Mais mes projets n'étoient
» pas en état, lorsque je fus rappellé à
» la Porte, où l'on me donna le Sceau
» de l'Empire. Je fus nommé pour com-
» mander l'Armée contre la Perse. Je
» défis, en deux Batailles rangées,
» *Chah-Abas* son Roi : je l'obligeai
» d'accepter une Paix honteuse. Com-
» blé d'honneurs & de biens, je revins
» dans cette Capitale, où l'Empereur
» des

« des Turcs me donna sa Fille en ma-
» riage.

» Ses bienfaits augmentent tous les
» jours ma puissance. Mais ces mêmes
» bienfaits marquent toûjours aussi,
» que je suis son Sujet. Cette grandeur
» n'est rien, dont un autre est l'appui.
» Je crains toûjours le Sultan, & qu'un
» caprice n'ouvre enfin quelque jour
» sous mes fausses grandeurs, l'abîme
» où il me précipitera.

» Je t'avouërai plus. Je consultai
» toûjours son visage, ses yeux, son
» accüeil, ses moindres paroles : j'en-
» trevois, depuis quelque tems, un
« accueil concerté : il s'est même un
» jour emporté avec moi jusqu'au re-
» proche. Mes soupçons redoublés éle-
» verent d'abord mes desseins; mais je
» n'ai pas trouvé, dans les esprits, des
» dispositions favorables à mon ambi-
» tion. Il faut ceder au tems. Je veux
» fuir chez les Chrétiens; d'où je pour-
» rois bien, s'ils se fioient en moi, en-
» voyer de furieuses tempêtes sur cet
» Empire que j'ai agrandi.

» J'ai deux Filles. L'une est mariée au
» Nischangi: je ne lui confierai donc pas
» mon secret. Tu connois l'autre; tu

» l'aimes ; elle a du panchant pour ta
» Religion : je vous unirai ensemble,
» dans un Païs de liberté. Il faut que tu
» achetes un Vaisseau, que tu y assem-
» bles des gens de ta Nation, & des
» François sur-tout : ils sont fideles &
» déterminés. Mais garde-toi de te con-
» fier à des Turcs: ils sont trop esclaves,
» pour connoître l'honneur d'un secret.
» Tu m'instruiras tous les jours, de ce
» que tu auras fait, & quand il sera
» tems, je te remettrai ma Fille, mes
» richesses, & ma personne.

En prononçant ces mots, il me quitta. Dès le lendemain, j'allai au Port. J'y trouvai des Italiens, les uns libres, les autres esclaves, qui me connoissoient, & qui m'embrasserent avec cette sensibilité qu'inspire aux gens d'une même Nation une infortune commune. Je leur parlai, sans trop m'ouvrir d'abord ; ensuite, je m'avançai davantage, & j'avois enfin pris des mesures certaines, lorsqu'un soir, rentrant chez le Visir pour lui rendre compte, & l'assurer presque d'un heureux succès, je vis que le Sultan l'avoit prévenu. Le Bostangi venoit de lui apporter un ordre de lui remettre le Sceau de l'Empi-

re; & enſuite un ſecond commandement de l'Empereur, de lui envoyer ſa tête. Huſſem demanda à parler à l'Empereur. Je n'ai point ordre de te conduire au Serrail, répondit le Boſtangi; mais de te faire ôter la vie tout-à-l'heure. Fais donc ton devoir, s'écria le Viſir. Et en même tems il préſenta ſon cou aux Capigis, qui l'étranglerent.

Ma chere Roſalide ſe retira auprès de ſa Sœur, & quelques jours s'étoient écoulés ſans que j'euſſe entendu parler d'elle : lorſqu'elle me fit dire par un Eſclave fidele, de continuer toûjours à tout préparer pour notre départ. Je lui mandai, que tout étoit prêt; que je n'attendois que ſes ordres; que le vent étoit favorable; & que ſi elle vouloit me marquer le lieu où je pourrois la recevoir, nous ſerions, avant la fin de la nuit, loin de Conſtantinople.

Je n'attendis pas longtems ſa réponſe. Elle me l'apporta elle-même, déguiſée en jeune Eſclave Turc. Notre navigation a été heureuſe. Je ſuis arrivé hier à Marſeille, d'où je pars pour Paris.

Je ne t'ai fait, mon cher Couſin, tout ce long détail, que pour te pré-

parer ſur la nouvelle que tu recevras bientôt de mon mariage. Je n'attens que l'agrément de mon Pere, à qui j'écris auſſi. Dès que j'aurai reçu ſa réponſe, dans les bras d'une Epouſe charmante, je ſerai le plus heureux des hommes.

Je ſuis bien ſincerement, mon cher Couſin, &c.



LETTRE II.

ROSALIDE à FATIME.

IL y a huit jours, que je suis à Paris. Je ne puis démêler encore, si les François estiment véritablement les Etrangers; ou s'ils veulent, par vanité, s'en faire estimer. Croyent-ils, qu'ils ne peuvent, par trop de bonnes façons, adoucir la situation d'une personne, à qui la Nature a été assez marâtre pour ne pas fixer sa naissance dans leur climat? Je ne sçai: mais il est sûr que c'est une espece d'avantage dans leur Païs, de n'être point né parmi eux. Il n'y a sortes de politesses, que je ne reçoive tous les jours: jusques aux petites gens s'empressent, sans dessein même que je paye leurs services.

Une Dame de la connoissance de Mazaro, me proposa hier de sortir avec elle. Le char où nous étions arrêta vis-à-vis une maison, où nous entrâmes à travers une Troupe de gens armés, qui s'ouvrirent pour nous laisser passer. Nous montâmes à une petite chambre,

que

que l'on referma ſur nous avec un grand bruit de clefs. Nous étions dans l'obſcurité. Je ne ſçavois que penſer du lieu où l'on m'avoit conduite, lorſqu'une clarté brillante éclaira tout à coup un Spectacle magnifique. A ce qu'on m'en avoit déja dit, je reconnus aiſément que j'étois à la Comédie.

C'eſt un lieu où l'on retrace les malheurs & la fin funeſte de quelques Hommes illuſtres. Cela me rappella ce qui ſe pratique en Turquie, aux funerailles de nos proches, où nous payons des gens qui les pleurent pour nous. Les François en payent ici qui les faſſent pleurer à la mort d'un Roi ou d'un Empereur, dont ils ne ſont certainement point iſſus, & qu'ils n'ont jamais ni vû, ni connu.

J'ai pitié, en verité, de ces malheureux Comédiens. La gloire, la vertu, l'honneur, les grands ſentimens, la nobleſſe, & les actions généreuſes qu'ils repréſentent tous les jours, doivent leur faire ſentir encore plus vivement la baſſeſſe de leur condition, à laquelle on attache l'infamie : ſemblables aux Eunuques, à qui la garde des plus belles femmes retrace avec plus de fureur leur état de privation. On

On me ſurprit quand on m'aſsûra, que parmi les Comédiennes que j'avois vûës, quelques-unes faiſoient ce métier depuis plus de quarante cinq ans, au moins. Elles ne paroiſſoient pas en avoir vingt. C'eſt le miracle des Houris du Paradis du Prophete, qui demeurent toûjours au même âge. Plus ces Comédiennes joüent, plus leur Art ſe perfectionne : l'Art devient plus fort que la Nature & les années, qu'il met, pour ainſi dire, en fuite. Mais elles ſe rallient enfin; & rien n'eſt plus affreux, qu'une vieille Actrice.

Adieu, ma chere Fatime : aime toûjours Roſalide.



LETTRE III.

ROSALIDE à FATIME.

JE fors de l'Opera. C'eſt un Spectacle ſemblable à celui de la Comédie, excepté que les Heros parlent du nez à la Comédie ; au-lieu qu'à l'Opera, on tâche que toutes les paroles reſonnent agréablement dans des goſiers flexibles. J'ai trouvé d'abord ridicule, (comme le trouvent la plûpart des François) qu'un homme vienne dire qu'il eſt accablé de malheurs, & qu'il ſe tuë même en chantant. L'idée qu'on ſe fait du Chant, & l'habitude où l'on eſt, dès le bas âge, de le regarder comme un enfant du Plaiſir & de la Joye, cauſe cette prévention, qui ſe diſſiperoit aiſément, ſi l'on conſideroit le Chant dons ſon eſſence réelle ; c'eſt-à-dire, ſi l'on refléchiſſoit, qu'il n'eſt préciſement qu'un arrangement de tons differens. Alors il ne paroîtroit pas plus extraordinaire, que les tons d'un Heros fuſſent meſurés à l'Opera ; que d'entendre à la Comédie un Prince parler

en

en vers à son Conseil, sur des matieres importantes.

Supposons que le Roi de France envoyât l'Opera peupler une Colonie déserte, & qu'il ordonnât à tous les honnêtes-gens qui le composent, de ne se demander les choses les plus nécessaires & les plus simples, & de ne se parles jamais, enfin, que comme ils se parlent sur le Théâtre. Les enfans qui naîtroient au bout de quelque tems dans cette Isle, beguayeroient des Airs; & toutes les inflexions de leurs voix seroient élancées & mesurées : les Fils des Danseurs marcheroient toûjours en cadence, à quelque occasion & pour se rendre en quelque lieu que ce fût. Et si cette Posterité chantante & dansante venoit jamais dans la Patrie de ses Peres, ses oreilles seroient choquées de la dissonance qui regne dans les tons de notre conversation, & ses yeux seroient blessés de notre façon de marcher.

L'Opera, ma chere Sœur, est si brillant par sa magnificence, & si surprenant par ses machines, qui font voler un homme aux Cieux, ou le font descendre aux Enfers, & qui, dans un instant

tant, placent un Palais ſuperbe où étoit un Déſert affreux ; que ſi les Peuples voiſins de l'Iſle où, dans ma ſuppoſition, j'ai relégué l'Opera, ſe trouvoient à ce Spectacle, ils croiroient voir veritablement toutes les Divinités du Paganiſme : l'Opera feroit des Proſelytes, en fait de Religion. Mahomet en a établi une bien étenduë, dont les machines ſont plus groſſieres. Il faut être dégagée, comme moi, des préjugés de l'enfance, qui attachent à ſon ſpectacle ; il faut en être dehors, pour ainſi dire, afin d'en voir toute l'extravagance. Je ſouhaite bien ardemment, que le ſouvenir de notre Mere, qui étoit Françoiſe, te déſille enfin les yeux ſur l'erreur où tu es. C'eſt la plus grande ſatisfaction que puiſſe avoir une Sœur qui t'aime bien tendrement. Ma chere Fatime, adieu.

LETTRE IV.

ROSALIDE à FATIME.

PLUS je refléchis dans ce Païs, plus je me persuade qu'il en est des mœurs comme des visages. Elles sont differenciées; mais elles se rapprochent toutes dans le fond, parmi toutes les Nations.

Les Turcs ont trois sortes de Femmes : les légitimes; celles qu'ils vont chercher au Kebin; & les esclaves.

Les gens de condition, en France, en ont aussi communément de trois sortes. Prémierement, celle avec qui ils sont veritablement mariés, & qui leur est véritablement la plus indifferente.

Ensuite, ils s'attachent à quelque Femme à la mode, c'est-à-dire, répanduë dans le grand monde, afin qu'on se persuade, s'ils s'en font aimer, qu'il faut bien qu'ils ayent du mérite, puisqu'ils plaisent à une personne qui passe pour s'y connoître, & qui n'a jamais eu que des avantures illustres.

Et

Et en troiſiéme, ils ont quelque Actrice, dont ils ne ſont pas préciſément amoureux, mais bien de la vie qu'ils menent chez elle. C'eſt-là où ils ſont dans leur naturel, ſans ſoins & ſans façon. Ils y reçoivent leurs Amis, ils y ſoupent, ils tiennent longue table; leur Maîtreſſe y eſt auſſi ſtable qu'eux: cela les enchante.

Ce que je dis, ma chere Fatime, de la maniere d'aimer dans ce Païs-ci, n'eſt pas cependant ſans exception. Il y a des Amans, mais ils ſont rares, dont le cœur délicat s'eſt aſſorti par une reſſemblance d'humeur, de vertus, de mérite & de naiſſance. Eloignés de tous airs avantageux, ils reçoivent comme une grace les faveurs qu'on leur accorde. Leur ſenſibilité aux diſtinctions qu'on leur marque s'augmente par l'eſtime qu'ils ont pour ce qu'ils aiment, & par l'idée de ſoumiſſion qu'ils ſe ſont fait à ſes volontés.

Je t'envoye une Lettre d'un de ces Amans, que j'ai trouvée par un hazard, qu'il eſt inutile de te détailler.

BIL-

BILLET.

» Comme je connois votre caracte-
» re bienfaisant, je fis hier une faute,
» pour vous donner occasion de l'exer-
» cer en me pardonnant. Si mon res-
» pect & mon amour ne vous engagent
» pas à entrer dans mon idée, soyez sû-
» re qu'à l'avenir je ne ménagerai plus
» de pareilles douceurs à la bonté de
» votre cœur : je serai si sage, si soumis,
» & si tendre, que si vous ne m'aimez
» point, vous serez obligée de vous re-
» procher une ingratitude horrible.
» C'est le moyen le plus sensible de pu-
» nir un cœur aussi bien fait que le vôtre.

Compare le stile de ce Billet, avec le vol du mouchoir, dont les Turcs annoncent leurs caresses. Adieu : Mazaro me presse pour sortir avec lui : il t'aime sans t'avoir jamais vûë.

LETTRE V.

ROSALIDE à FATIME.

J'AI été indiſpoſée quelques jours : mais j'ai toûjours eu ſi bonne compagnie dans mon appartement, que je n'en ſuis ſortie qu'avec peine, pour aller chercher ailleurs ce que je trouvois ſi commodément chez moi. Il s'y eſt paſſé de ces ſcenes plaiſantes, que le génie du François crée, pour ainſi dire, de rien.

Les autres Peuples s'abandonnent à leurs panchans, & en avoüent de bonne foi la mauvaiſe habitude. Le François a trop d'amour propre pour convenir qu'il a tort : il donne un tour brillant à ſes défauts, & charge de ridicule le vice qui leur eſt contraire. Viençà, que je t'embraſſe, mon cher Chevalier, diſoit avant-hier un jeune homme à un autre. J'ai appris avec une vraie joye, que tu as abandonné Madame N.... Ta perſeverance pour elle commençoit à te donner un travers dans le monde. J'avois beau te défendre, & dire

dire que tes assiduités pour cette Femme n'étoient que l'effet de ton goût général pour toutes, qui se réünissoit pour un tems en faveur d'une seule : je ne persuadois point ; on t'en croyoit amoureux : il sembloit que tu fusses à une Femme près. Et comme elle a de la politesse, de l'esprit & de la beauté, on poussoit même la médisance sur ta façon de penser, jusqu'à dire qu'elle te fixeroit.

Eh ! quel mal y auroit-il Monsieur, interrompit une personne de la compagnie, qu'une Dame qui a autant de mérite que celle que vous venez de peindre vous-même, rendît le Chevalier constant ?

Eh! fi, Madame, constant ! répondit-il. Sçavez-vous ce que c'est qu'un homme constant ? C'est une espece d'animal qui n'a qu'une allure ; qui devient domestique, qui s'assujettit aux petites manieres, qui se fait un génie de Femme, qui fuit ses Amis, qui ne goûte plus le vin, & qui, par un grand hazard, s'ennivre au plus une fois par mois. La constance marque un coeur étroit, qu'une seule idée remplit ; un coeur qui n'a pas la force de seconder la Nature,

qui

qui lui presente sans cesse des objets nouveaux, pour l'aider à secoüer le joug de celui dont il est occupé. Un homme constant enfin est, pour mieux parler, un homme paresseux, qui, se méfiant de son mérite, s'assoûpit avec une conquête faite, pour ne se pas donner la peine d'en entreprendre une autre, qu'il manqueroit peut-être.

Mais je m'étonne, repliqua la personne qui avoit déja pris une fois la parole, que vous attaquiez si vivement les Amans constans, vous qui, depuis trois ans, êtes attaché à . . . . . A une Comedienne, n'est-ce pas? s'écria en souriant, & sans rougir, ce Censeur des belles passions. Eh bien! sçachez que c'est l'inconstance même qui entretient le goût que j'ai pour cette Actrice. Je la vois sur le Théâtre. Tantôt, c'est une Amante en pleurs, qui regrette un perfide. Un autre jour, Bergere innocente, elle voudroit se cacher à elle-même le trouble d'un amour naissant. Quelquefois, c'est une Coquette aimable, qui m'amuse par son esprit. Enfin, tous les jours elle change d'attitudes, de graces, de caracteres, d'habits & de visage même, si vous voulez.

Elle

Elle frappe mon imagination ; elle l'anime : l'imagination avertit le cœur de desirer, lui porte de l'amour, le séduit ; & dans un seul objet, je trouve Monime, Phedre, Célimene & Chloé..... Mais cela me rappelle qu'elle joüe aujourd'hui dans une Piece nouvelle ; c'est un pucelage ; je vais la voir. En achevant ces mots, il sortit véritablement.

C'est souvent un malheur d'avoir de l'esprit. Il nous arrange une morale selon nos passions : il pare tout ce qui plaît au cœur. Rien n'est au-dessus de ce qui le touche : il le place toujours avantageusement. Cela me rappelle Mahomet, qui donne l'entrée du Paradis à son Chameau, en consideration des bons services qu'il lui avoit rendus.

Je voudrois bien que mes Lettres te fissent autant de plaisir, que j'en ai à t'écrire : il me semble que je m'entretiens avec toi ; & je trompe ainsi, pour quelques momens, le chagrin que j'ai d'en être séparée. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE VI.

ROSALIDE à FATIME.

ON ne peut rien voir de plus charmant, qu'une Femme qui entra hier dans une maison où j'étois. Sa démarche imprimoit. Elle prit sa place avec une politesse qui se répandit sur toute la compagnie. Son silence même étoit expressif. Ses yeux sembloient annoncer de la tendresse à ceux qui lui parloient, quoique son dessein ne fût que de leur marquer de l'attention. Elle répondoit à tout avec cet enjoüement qui met en œuvre les plus petites choses, qui les rend brillantes, & donne un air de nouveauté aux plus communes. Je sentois un secret plaisir à respirer l'air qu'elle souffloit.

Cette Dame, me dit un jeune homme en s'approchant de moi, orneroit, je crois, quelque Serrail que ce fût. Quelle taille! quels yeux! quelles couleurs vives & mêlées! que d'esprit! quelle vivacité! Et en finissant cet éloge, il baissa les yeux tristement.

Il me ſemble, lui répondis-je, qu'une auſſi belle perſonne ne doit point vous faire réflechir de cet air là; &, fait comme vous l'êtes, on peut toûjours eſperer de plaire. Ah! me repliqua-t-il, je ſuis aimé: je connois même tout le prix de cet amour, & tous les charmes de celle qui m'aime. Mais la juſtice que lui rend ma raiſon, ne pénetre point juſqu'à mon cœur: il ne s'anime plus; je ne le ſens plus touché. La liberté que j'ai d'être heureux, me rend pareſſeux dans mes déſirs, & m'ôte, pour ainſi dire, le goût & l'agrément de l'être. Cette Dame, enfin, eſt ma Femme.

Tu vois, ma chere Sœur, que le mariage en France n'arrête pas plus qu'ailleurs, les retours du cœur, & qu'il ſemble même qu'il les précipite. Comment les arrêteroit-il dans un Serrail, où tout engage à l'inconſtance? L'Amour eſt un mouvement dans l'ame, qui s'éteint preſque toûjours par l'aſſûrance trop certaine de la poſſeſſion.

J'ai vû notre Pere en Turquie, éprouver cette ſécheresſe de cœur, qui s'augmentoit encore par les reproches qu'il s'en faiſoit à l'aſpect de vingt Femmes aimables, dont il étoit le Seigneur &

Maître, & dont il ne pouvoit s'empêcher d'admirer la beauté. Quelles sommes considerables n'a-t-il pas prodiguées, pour s'acquerir une Esclave dont les charmes ne l'inquiétoient plus dès qu'elle étoit dans son Serrail ? Et souvent il la troquoit contre un diamant qu'il renfermoit dès ce jour-là, & qu'il ne regardoit plus dès qu'il étoit à lui.

Console-toi donc, ma chere Fatime. Le pouvoir de ta beauté sera toûjours le même. La curiosité seule de ton Mari pour un objet nouveau, a, pour un tems, interrompu l'intelligence de tes charmes avec son cœur. Ils ne sont point effacés : ils reprendront leur empire ; il est trop naturel ! Ils te rameneront bien-tôt ce revolté : j'appelle ainsi tout ce qui peut vivre dans leur indépendance, après t'avoir vûë.

Surtout, dévore ta douleur & tes larmes, en présence de l'ingrat. Affecte même une gayeté, qui s'éteigne cependant quelquefois dans la rêverie : il y fera attention. Parle-lui avec indifference, & sans reproches : cela le piquera. Quand il paroîtra revenir, il ne faut pas que la tendresse de ton

cœur

cœur te trahiſſe. Dis-lui que ſon infidelité t'a rendu la liberté. Les refus l'animeront ; il t'exprimera les ſentimens les plus tendres. Commence à ceder peu à peu, (car il eſt le Maître, enfin :) mais qu'au milieu des plaiſirs, il croye que ſon retour ranime une paſſion offenſée & prête à s'éteindre. Oeconomiſe enſuite le fonds de tendreſſe que tu as pour lui ; de façon qu'en te quittant, il entrevoye toûjours quelque choſe de plus que ce qu'il n'a reçu encore. On peut, ma chere Sœur, employer au culte du véritable Amour, les ornemens de la Coquetterie.

J'eſpere qu'avant de recevoir ma Lettre, ton cœur ſera tranquille. Peut-être l'eſt-il déja ! Peut-être m'écris-tu dans ce moment, qu'enchaînée dans les bras de ton infidele, ton reſſentiment a été moins vif dans ſa douleur, que ta tendreſſe dans le plaiſir de ſe raccommoder. Cette idée ſeule me comble de joye ; & je t'aime tant, que je crois mon cœur d'accord avec ta ſituation. Adieu.

LETTRE VII.

ROSALIDE à FATIME.

J'ETOIS l'autre jour chez une Dame, dont j'ai reçu mille amitiés à mon arrivée dans cette Ville, & qui m'a toûjours prévenu depuis, sur tout ce qui peut interesser une Etrangere, dans un Païs où elle ne connoît personne. Je la trouvai distraite, rêveuse, inquiéte. La familiarité où nous vivons ensemble m'engagea à m'expliquer, & à lui demander si je ne la contraignois point.

Au contraire, me dit-elle en soûpirant; je suis bien aise d'avoir une Amie avec qui me soulager un peu en lui confiant l'état où je suis. J'aime, continua-t-elle, & j'aime un ingrat, qui ménage d'autant moins mon coeur, qu'il s'en croit plus le maître. Il y a quatre jours que je ne l'ai vû, quoique j'apprenne de tous ceux qui viennent ici, qu'il se multiplie, pour ainsi-dire, & qu'on le trouve par tout.

Elle fut interrompuë dans ce moment; &, à son agitation, je reconnus

mis aiſément pour l'ingrat dont elle parloit, un jeune homme qu'on annonça, & dont la figure, il eſt vrai, étoit brillante. Une démarche noble & aiſée, une phyſionomie fine & ouverte, le port de tête d'un jeune Heros, le rendoient charmant à l'apparence. Mais, que ſes manieres me firent juger autrement de ſon cœur!

Il y a long-tems qu'on ne vous a vû, Monſieur, lui dit mon Amie. Que voulez-vous, Madame? répondit-il preſque ſans la regarder. On a des Amis: j'ai fait deux dîners-ſoupers, qui ont été pouſſés fort avant dans la nuit: j'ai dormi le jour: j'ai vû mes Chevaux, j'en ai vendu; j'en ai acheté: j'ai joüé, j'ai perdu; & je ſuis en quête de quelque Juif qui me prête de l'argent.

En achevant ce beau détail, il appella un grand Chien qu'il avoit amené avec lui, le careſſa, lui jetta ſon mouchoir, ſe le fit apporter: il lui parla long-tems, & ne nous adreſſa la parole à notre tour, que pour nous le vanter. Il ſe leve enſuite, ſe regarde au miroir, en prenant du tabac; &, par une reverence ſubite, il annonce ſa retraite.

Quoi ! vous ſortez ſi vîte ? lui demanda ma trop foible Amie. Vous reverra-t-on ? Ouï, cela ſe pourra, répondit-il de la porte. . . ce ſoir. . . . un de ces jours.

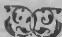
Voilà, ma chere Sœur, comme j'ai vû un François traiter une Femme dont il étoit aimé ; & ce François reſſemble à bien d'autres. Plus ils ſe croyent aimables, & plus ils regardent préciſément les Femmes par rapport à eux uniquement. Ne trouves-tu pas que leurs façons approchent beaucoup des mœurs dégagées & humiliantes des Turcs pour notre Sexe ! Ils ſont mêmes plus barbares.

Un Turc achete une Femme. Elle n'eſt pas maîtreſſe de n'être pas à lui. Il ne lui a donc nulle obligation de ſa poſſeſſion. Il l'enferme dans un Serrail, où il eſt, en quelque façon, en droit de ne l'aller voir que quand ſon plaiſir l'y engage. Mais en France, une Femme eſt libre : elle pouvoit ſe déterminer en faveur de tout autre que de l'Amant à qui elle donne ſon cœur. Il la ſéduit ; & dès qu'il ſe l'eſt acquiſe, dès qu'il l'a enfermée, pour ainſi-dire, dans l'idée ſéduiſante d'être aimée de lui, il ne

ne la voit plus qu'en paſſant. Voilà l'ingratitude. Le Turc n'eſt qu'inconſtant, dans ſes amours. Le François eſt ingrat.

Tu me diras, qu'en France, une Femme eſt libre de changer. Mais combien l'amour propre ne ſouffre-t-il point? Le changement même dans notre Sexe a quelque choſe de honteux? Le cœur n'obéit pas ſi-tôt: la vertu revient, & y ſoûtient un ingrat qui l'en avoit écartée. L'infidelité eſt toûjours bien ſenſible; mais ſurtout à un cœur qui a choiſi lui-même le traître qui l'outrage.

A mes réflexions, ne ſembleroit-il pas que je ſerois dans le cas? Je n'y ſuis point, en verité; & je te ſouhaite autant de ſatisfaction où tu es, que l'amour de Mazaro m'en donne ici. Adieu, ma chere ſœur.



LETTRE VIII.

ROSALIDE à FATIME.

UN jeune Officier fut presenté l'autre jour, par un de ses Amis, chez une Dame, où il joüa. Après le jeu, il y soupa; & après le souper, il s'étendit dans un Sopha, d'où, avec empressement, & de l'air d'un homme qui n'est pas accoûtumé à être refusé, il offrit à cette Dame tous les services d'un tendre Cavalier. Jugeant l'affaire assez entamée, il se leve, il se chauffe le dos à une cheminée, & demande légerement à un gros homme vêtu de noir, qui s'étoit écarté pour lui faire place : » Monsieur, quoique je ne dé» plaise pas dans cette maison, j'y suis » tout nouveau; j'y entre pour la pre» miere fois. La Maîtresse est jolie. Fai» tes-moi le plaisir de me parler A» t-elle quelqu'un sur son compte? J'ai » dessein de m'y mettre. Est-elle Veuve? » Non, lui dit-on. Ah! elle est ma» riée, continua cet étourdi. Où est » donc son benêt de mari? Le voici, lui

lui répondit le gros homme, en marquant cette annonce d'une profonde reverence.

Dans ce païs-ci, une Femme du bel-air annéantit, pour ainſi-dire, ſon Mari : il n'en eſt point fait mention. Rarement fréquente-t-il dans ſon appartement ; & ſi, par un grand hazard, on l'en voyoit ſortir, on le prendroit le plus ſouvent, plûtôt pour un Créancier qui vient de faire arrêter ſes comptes, que pour le Maître du logis. Adieu, ma Sœur : ainſi ſoit un jour où tu es !



LETTRE IX.

ROSALIDE à FATIME.

UN Prince respectable par sa naissance, & très estimable par son esprit, sa politesse, & mille autres belles qualités, est devenu amoureux d'une Actrice. Il le lui a fait déclarer, c'est-à-dire, qu'il lui a fait proposer mille Ecus par quartier. Cette Actrice a répondu généreusement, qu'elle aimoit, & qu'elle étoit aimée d'un jeune homme qu'elle ne voudroit pas, pour toutes choses au monde, desesperer en l'abandonnant la premiere: mais que si le Prince n'étoit pas bien pressé, elle s'arrangeroit de façon à pouvoir répondre à ses bonnes intentions, au plus tard dans quinze ou vingt jours.

Pour mettre la main à l'œuvre, elle a emmené dès le lendemain son Amant à une petite Maison de campagne, où ils sont seuls. Ils ne voyent qu'eux: ils ne sortent jamais: bec à bec l'un devant l'autre, tant que les jours durent, ils

ils ne se parlent que de leur passion. Elle espere qu'à force de se voir, ils s'ennuyeront, ils se lasseront, ils s'importuneront; & se quitteront ainsi sans regret, & s'en pouvoir se plaindre l'un de l'autre.

Je ne sçai si le moyen qu'employe cette pauvre Fille sera efficace : mais enfin, elle s'y prend de son mieux; elle s'execute, pour tâcher de mériter la Dot que le Prince lui promet: & elle seroit bien malheureuse, si elle ne réussissoit pas dans ses bonnes intentions.

Puisque je suis en train de te conter des Avantures, je vais t'en écrire une autre plus relevée, mais dont la fin n'est pas moins bizarre. On en raisonna beaucoup hier chez moi. Les uns disoient, qu'un Homme ne pouvoit penser ainsi. Les autres trouvoient les sentimens de la Femme encore plus particuliers. Pour moi, je crois que les uns & les autres sont dans la nature. Le cœur se remuë de tant de façons differentes, que rien de ce qui se fait ne me surprend.

HISTOIRE



HISTOIRE DU COMTE D'AMILLE.

LE Comte *d'Amille*, iſſu d'une des plus grandes Maiſons du Royaume, étoit arrivé depuis quelque tems à Paris, pour y apprendre tous les Exercices convenables à un homme de ſa naiſſance. Paſſant un jour aſſez vîte aux Thuilleries dans une des Allées de traverſe, il fut frappé de l'air & des graces d'une jeune Demoiſelle, qui ſe promenoit ſeule avec ſa Mere. Il ſembloit que ces deux perſonnes timides n'oſaſſent point ſe mêler dans le brillant du monde, qu'elles regardoient cependant de loin avec curioſité.

Le Comte, pour ne rien affecter, acheva ſon tour; & en repaſſant, fut véritablement touché de ce qu'il avoit admiré d'abord. Sans penſer à aller rejoindre ſa Compagnie dans la grande

 Allée,

Allée, il n'étoit occupé que du plaisir de bien posseder l'idée de tant de charmes.

A l'âge de seize ans, qu'il avoit alors, le cœur rempli de désirs, ne cherche qu'un objet qui les fixe; & presque tous les jeunes gens, entre les Beautés qu'ils voyent, en choisissent une qui devient plus chere à leur imagination, & à qui ils sacrifient, sans lui avoir peut-être jamais parlé.

Quand ces deux personnes sortirent, le Comte les suivit. Il fut où elles logeoient; & s'étant informé plus particulierement, on lui apprit qu'un Procès considerable les retenoit à Paris, où elles ne connoissoient pas grand monde. Il chercha aussi tôt les moyens de s'introduire chez elles, & le hazard le favorisa. Un Musicien logeoit dans la même maison. Il s'adresse à lui, sous prétexte d'apprendre la Musique. Mais comme son nom trop connu l'auroit rendu suspect, & même eût été un obstacle aux visites qu'il vouloit faire à des personnes, qui s'en seroient senti trop honorées pour en souffrir l'assiduité, il prit celui de *Vareil.* C'étoit un jeune homme d'une naissance ordinaire,

dinaire, qui montoit à la même Academie que lui, & qui lui ressembloit assez.

Le Musicien assembloit un Concert, deux fois la semaine. D'Amille ne fut pas long-tems sans y voir Mademoiselle *d'Eran*, (c'étoit le nom de celle qu'il aimoit) & sans avoir occasion de lui parler. Il donna plusieurs fois la main à sa mere, pour la remettre dans son appartement; & lui demanda enfin la permission d'y venir faire sa partie de jeu, quand elle le souhaiteroit.

On lui répondit gracieusement; & il eut ainsi la satisfaction d'être tous les jours auprès d'une charmante personne, dont les manieres présageoient favorablement à son amour. Elle ne détournoit les yeux de dessus lui, que quand elle croyoit qu'il s'appercevoit de son attention, qu'elle promenoit alors un moment avec indifference: mais il en redevenoit bien-tôt l'objet fixe.

Le Comte, quoique, pour ainsi-dire, un Enfant encore, étoit né avec un panchant si heureux pour les Femmes, qu'il s'étoit débarrassé de très-bonne heure d'une certaine timidité ordinaire

ordinaire à la grande jeunesse. Il étoit vif, entreprenant ; & dès qu'il trouva l'occasion de se déclarer à Mademoiselle d'Eran, il ne la laissa pas échapper.

Mademoiselle, lui dit-il un jour qu'elle étoit seule, je puis donc suivre enfin l'empressement que m'inspire l'amour le plus tendre ! Je puis vous parler d'une passion, dont mes yeux vous ont déja prévenuë dès qu'ils vous ont vûë ; s'ils ont suivi les mouvemens de mon cœur, Daignez me regarder ; daignez m'apprendre si l'Amant le plus soûmis, le plus passionné, peut esperer jamais de vous plaire.

En vérité, Monsieur, lui répondit-elle, quand même je penserois comme vous le souhaitez, me croyez-vous capable d'en faire l'aveu avec tant de facilité ?... Eh ! pourquoi ne le feriez-vous pas, Mademoiselle ? interrompit d'Amille, en interprétant trop favorablement, peut-être, cette réponse : pourquoi me faire attendre ? Mon amour est à un point qu'il ne peut plus augmenter ; & mon cœur joindroit à l'obligation d'être reçu, celle de n'avoir point langui dans l'incertitude de son sort. En prononçant ces mots, il se jetta à ses genoux ,

genoux, avec un empressement qui allarme l'innocence d'une jeune personne, qui entend pour la premiere fois une déclaration d'amour, & qui se trouve seule avec un Amant qui lui plaît.

Monsieur, dit-elle tout émûë, & retirant avec fierté sa main qu'il vouloit baiser, relevez-vous, & cessez des façons qui m'offensent. Je n'en dois donc point douter? reprit-il, vous me haïssez? Je tâcherai de prendre sur mon inclination, pour vous épargner une vûë qui vous importune....

Madame d'Eran, qui entra dans le moment, ne s'apperçut point du trouble de sa Fille. Le Comte resta quelque tems encore, affectant d'être froid & rêveur; & enfin il sortit.

Il ne doutoit presque point d'être aimé. Il crut qu'il devoit, par une absence de quelques jours, inquiéter sa Maîtresse accoûtumée à le voir, & l'obliger, par les réflexions qu'elle feroit, à s'avoüer à elle-même les sentimens qu'elle avoit pour lui.

Véritablement, le lendemain, l'heure où il se rendoit ordinairement étant déja passée, elle fut inquiete; & le jour d'après,

d'après, ne le voyant point encore, elle commença à se rappeller toute leur conversation, à s'accuser d'un peu trop de fierté, & à désirer enfin qu'il revînt. Tel est le cœur d'une jeune personne qui aime : il n'est jamais tranquille : elle se reproche toûjours, soit qu'elle ait accordé à l'Amour, soit qu'elle ait accordé au devoir.

Elle étoit dans ces sentimens, lorsqu'elle trouva d'Amille chez le Musicien. D'un air distrait, il écoutoit le Concert. Quand il fut fini, il s'approcha d'elle, comme par hazard, & lui présenta la main avec un respect où l'on ne pouvoit démêler si c'étoit simplement une extrême politesse, ou le retour d'un Amant plus soûmis. Je n'oserois, dit-il, quand il l'eut ramenée à la porte de son appartement, présenter chez vous, Mademoiselle, un Amant que vous haïssez : je respecte trop tous vos sentimens. Eh! pourquoi vous haïrois-je, Monsieur? répondit-elle. Ah! si vous ne m'aviez pas haï, vous m'aimeriez, repliqua le Comte. Il a fallu toute la force d'une antipathie naturelle, pour fermer votre cœur, & pour le prévenir contre un amour aussi tendre

dre que le mien. Vous vous trompez, dit Mademoiselle d'Eran, de ce ton embarrassé que l'Amour rend encore plus touchant dans une bouche timide; je ne vous haïs point, je vous assûre: je vous le répete, & je vous le répeterai toute ma vie avec plaisir. Mais vous désirez de moi un aveu .... ah! si vous me l'arrachiez, je serois désormais avec vous, confuse, interdite, craintive; je n'aurois plus, je crois, d'agrément à m'y trouver. Voudriez-vous que cela fût?

D'Amille étoit si enchanté de ce qu'il entendoit, qu'il n'avoit pas la force de parler. Ses regards en redoublant le trouble de sa Maîtresse, en arrachoient dans le silence même, un aveu plus expressif que toutes les paroles. L'Amour ne perd jamais ses avantages, entre des cœurs également épris: il a le sentiment trop fin, pour n'être pas prompt à profiter de tout; & la charmante d'Eran, qui n'avoit pas voulu parler pour avoüer sa tendresse, parla pour faire ressouvenir son Amant de tout ce qu'elle faisoit pour lui, & de lui être fidele.

Ils étoient au comble de la joye. Ils se voyoient, ils se parloient tous les jours,

jours ils s'écrivoient dans les momens où ils ne pouvoient être ensemble : il sembloit que leurs cœurs fussent jaloux & rivaux : ils tâchoient à se surpasser toûjours l'un-l'autre, par leur tendresse, & par mille façon differentes de se la marquer.

Mais il n'est pas de bonheur durable. Le Comte, un matin à l'Academie, sur un rien, s'étoit emporté avec mépris contre Vareil, dont il prenoit toûjours le nom chez sa Maîtresse. Ce jeune homme sensible, voulut en avoir satisfaction ; & le rencontrant le soir dans une ruë peu éloignée de celle où logeoit Madame d'Eran, il lui fit mettre l'épée à la main. Le Comte fut d'abord legerement blessé : mais enfin, il eut l'avantage, & perça de deux coups son Ennemi, qui tomba en expirant. Il se refugia avec précipitation chez un de ses parens, qui l'envoya aussi-tôt dans sa Province, en attendant qu'on pût obtenir sa grace.

Quelle fut la douleur de la jeune d'Eran, lorsqu'on vint lui dire que deux jeunes gens s'étoient battus, & que l'un, nommé Vareil, avoit été tué ! Elle ne menagea plus rien. Elle ne

ſe ſoucia plus que ſa Mere connût juſqu'où étoit allé l'excès d'une paſſion, qu'elle avoit toûjours pris tant de ſoin de lui cacher. Elle s'abandonna à tout ſon deſeſpoir. Son Amant lui revenoit ſans ceſſe à l'eſprit, l'épée à la main, tout ſanglant. Quel objet! Quelle difference de ces momens, à ceux où elle l'avoit vû tant de fois!

Je ſuis ſi laſſe d'écrire, que tu attendras à une autre fois pour apprendre le dénoüement. Adieu, ma chere Fatime.



LETTRE X.

FATIME à ROSALIDE.

JE ſuis encore dans une vraye colere. Un homme eſt venu voir mon Mari ; &, d'une Jalouſie couverte d'un voile épais, j'entendois toute leur converſation.

Ce ſcélerat, d'un ton froid & magiſtral, ſe moquoit non ſeulement de la Religion de Mahomet, mais de toutes en géneral. » L'orgueil, diſoit-il, » d'être Chef de Secte, ſecondé de la » politique humaine, en a jetté les fon-» demens ; & l'on a cru que des idées » de châtimens après la mort, feroient » une barriere contre les mauvais pan-» chans de la nature. L'homme qui ne » ſe ſépare jamais de l'amour de ſon » être, s'eſt perſuadé facilement qu'il » trouveroit des plaiſirs, même après » le dérangement total de la machine. » Pour mes opinions, continuoit-il, » elles ſont fixes, enfin : j'ai arrangé » mon ſyſtême en homme d'eſprit, & je » m'y ſuis renfermé en homme ſenſé.

Quand

Quand cet impie eſt ſorti, mon mari s'eſt rendu auprès de moi. Que répondriez-vous, lui ai-je demandé, à quelqu'un qui viendroit vous annoncer que vous prenez des peines inutiles, que vos enfans ne ſeront jamais heureux, quelque ſoin que vous donniez à leur éducation; que vos honneurs ſeront détruits; que vos biens ſeront confiſquez: & qui ne fonderoit ces fâcheuſes nouvelles que ſur quelques réflexions vagues, qu'il auroit faites pendant la nuit? Ne le regarderiez-vous pas comme un ennemi, qui, jaloux de votre bonheur, s'amuſe de l'imagination, qu'il ne durera pas?

Sans doute, a répondu *Saballibecz*. Eh bien, lui ai je repliqué, pourquoi avez-vous donc écouté ſi patiemment, & avec une apparence d'attention, ce ſcélerat qui vient de ſortir, & qui tâche de vous perſuader qu'en trente ou quarante ans d'ici, tout ſera anéanti à votre égard; qui a voulu vous ôter la douceur de reſléchir qu'un Etre ſuprême s'intereſſe à vos actions, & que vous pouvez vous rendre digne de ſes graces, & des plaiſirs éternels qu'il vous prépare dans des lieux fortunés?

Que

Que les hommes ſont étranges! ma Sœur; Ils haïſſent non ſeulement celui qui s'oppoſe à leur fortune ſur la terre, mais même celui qui ne paroît pas d'abord en accepter l'augure: dans le tems qu'ils demeurent tranquilles aux diſcours d'un ſcélerat, qui cherche à obſcurcir leurs idées ſur la bonté de Dieu!

Selon notre Religion, les Femmes n'entrent point en Paradis. Ce n'eſt donc pas d'un cœur intereſſé, que j'aime Dieu: Mais l'idée que je m'en fais, me ravit ſans ceſſe. Sans eſpoir de récompenſe, je ſens un plaiſir ſecret à ſuivre les commandemens de celui qui peut tout. Je recherche en lui mon origine, avec une complaiſance, pour ainſi dire, orgueilleuſe. J'aurois honte de rien faire qui me dégradât d'un Ancêtre ſi noble, ſi grand, éternel, infini, tout-puiſſant; & j'entretiens avec délice, une pureté qui ne peut qu'être agréable à l'Eſtre qui en eſt la ſource infinie.

Tu m'écris, ma chere Roſalide, ce qui ſe paſſe au milieu d'un grand monde avec qui tu es en ſocieté. Tu tâches de m'amuſer toûjours, par quelque avan-

ture nouvelle. Je t'en ſuis obligée. Pour moi, renfermée dans un Serrail où je ne vois perſonne, je ne puis t'entretenir que des méditations que je fais dans le ſilence & la retraite où m'attache mon Sexe. Le Serrail n'eſt point un eſclavage, quand on en aime le Maître, & qu'il nous chérit. Le déſir de la liberté n'eſt qu'un libertinage de l'imagination, qui punit le cœur, par des ſouhaits violens qu'on ne peut ſatisfaire, du peu d'attachement qu'il a pour ſes devoirs. Adieu, ma chere Roſalide.



LETTRE XI.

ROSALIDE à FATIME.

JE ſuis révoltée d'un vice, qui regne communément ici parmi les plus honnêtes gens. La médiſance eſt l'ame de toutes les converſations. Hier, une femme me vint voir. Notre entretien roula ſur une autre, avec qui je ſuis aſſez ſouvent. Elle eſt belle, me dit-elle; mais il y a long-tems. On lui trouve de l'eſprit; mais au vrai, elle n'a que du jargon. Sa vie eſt retirée, continua-t-elle : je ne ſçaurois croire cependant comme le public, qui s'imagine qu'un Abbé qui demeure dans ſa maiſon, la fait ſe retrouver toûjours avec plaiſir dans ſon domeſtique.

Elle n'achevoit pas ces mots, que la perſonne qu'elle déchiroit ſi cruellement entra. Eh! bon jour, ma bonne amie, lui dit cette perſide, en s'avançant à elle, & en l'embraſſant : nous parlions de vous, Madame & moi.

Eſt-il poſſible, qu'une Nation qui penſe auſſi délicatement que la Nation

Françoiſe, ne marque ordinairement ſon eſprit dans la Societé, qu'aux dépens de la réputation de ſes compatriotes ? & qu'on y appelle politeſſe, la lâcheté d'accabler de careſſes une perſonne dont on parle avec mépris en ſon abſence ? Pour ne pas tomber dans la morale, je ne te parlerai pas davantage d'un vice qu'on ne punit point, parce que l'uſage l'emporte ſur la juſtice. Je vais t'écrire la fin de l'Hiſtoite du Comte d'Amille.





SUITE

DE L'HISTOIRE DU COMTE D'AMILLE.

SON Pere, ne le croyant pas en sûreté dans sa Province, l'envoïa voïager en Italie., où il menoit depuis près de neuf ans une vie errante ; lorsqu'enfin son affaire s'accommoda en France. Il eut la permission d'y revenir, & la Cour lui accorda l'agrément pour un Regiment.

Le mois d'Avril étant arrivé, il le joignit. On le mena chez les premieres Dames de la Ville, où il étoit en Quartier. Quelle fut sa surprise en entrant dans une maison, d'y trouver Mademoiselle d'Eran ! Et quelle fut celle de cette personne, à la vûë d'une ressemblance si parfaite avec ce qu'elle avoit aimé ! (car cette avanture ne pouvoit passer que pour une ressemblance

dans son esprit.) Elle consideroit le Comte avec un saisissement dont il sçavoit seul la cause, & dont il eut la dureté de vouloir se divertir encore quatre ou cinq jours, avant de se découvrir. Il affecta donc toute l'indifference d'un homme qui voit les personnes pour la premiere fois ; & après quelques discours que la politesse exige, il sortit avec les Officiers qui l'avoient accompagné.

Il y retourna le lendemain, de meilleure heure : il trouva sa premiere Maîtresse seule. Elle trembla d'abord, à sa vûë. Après quelques propos indifferens : Madame, lui dit-il, vous me regardâtes hier avec une attention, qui me feroit presque me flatter de ressembler à quelqu'un qui vous touche. Je ne vous le cacherai point, répondit Madame *d'Accis*, (c'étoit le nom qu'avoit pris Mademoiselle d'Eran, en se mariant :) vous ressemblez si parfaitement à un jeune homme que j'ai connu à Paris..... Et que vous ne haïssiez pas, sans doute, interrompit d'Amille, en soûriant malignement. Et qu'est-il devenu, continua-t-il ? Il fut tué, Monsieur, par un barbare dont je n'ai jamais sçu

sçu le nom. J'étois inconsolable. Ma Mere finit ses affaires à Paris : je fus charmée de quitter un lieu qui me rappelloit sans cesse des idées cruelles. Elle me ramena en Province, où je suis mariée depuis un an. En achevant ces mots, ses yeux se moüillerent de larmes ; & pour cacher l'état où elle étoit, à des Dames qu'on annonça dans le moment, elle passa dans une autre chambre, sous prétexte de donner quelque ordre.

D'Amille étoit attendri. Mais la bizarrerie de son imagination lui fit bientôt trouver fort plaisant, de travailler à se détruire lui-même dans un coeur qu'il possedoit encore. L'idée d'être son propre Rival, & de se multiplier pour triompher deux fois de la même personne, lui parut trop amusante pour l'abandonner.

Il commença dès le lendemain à étaler tout le brillant de la situation d'un jeune Colonel magnifique, dans une Ville de Province où est son Regiment. Il anima les plaisirs ; il donna des Bals, dont Madame d'Accis étoit toûjours la Reine. Mais ses soins, ses assiduitez, sa magnificence, son esprit, sa figure

& ses graces, ne servoient qu'à ranimer dans le cœur de cette femme constante tout ce qui lui avoit plû dans Vareil, sans l'interesser pour le Comte. Un jour qu'il avoit dansé avec l'applaudissement de tout le monde, il s'apperçut qu'elle se couvroit le visage de son éventail, pour dérober des pleurs qui lui échapoient; & il se rappella qu'il avoit autrefois executé cette même danse avec elle à Paris. Il étoit presque aussi piqué, que si elle lui avoit donné un véritable Rival à combattre. Le cœur, apparemment, usé sur la tendresse qu'il avoit euë pour Mademoiselle d'Eran, il ne se soucioit plus d'en être aimé: mais, pour satisfaire au jeu de son imagination, il vouloit s'en faire aimer. Il ne se soucioit point d'être l'objet de sa constance: il vouloit l'être d'une infidelité.

Au lieu de vous entretenir, lui répetoit-il souvent, dans la douleur que vous cause un homme qui n'est plus, ne feriez-vous pas mieux de vous attacher à moi, qui suis très-vivant; puisque vous y trouvez une ressemblance si parfaite avec votre Amant?

Oüi, Monsieur, lui répondit-elle en sou-

ſoupirant, ce ſont les mêmes traits dans la figure, le même port de tête, les mêmes geſtes, les mêmes manieres, le même ton de voix ; c'eſt le même enjouëment, & la même politeſſe dans l'eſprit : je trouve en vous, tout ce qui étoit en lui. Mais, vous n'êtes pas lui ; & c'étoit à lui que j'étois attachée. Mon cœur fait entre vous deux une difference, que mes yeux ne peuvent appercevoir. Je reçois toutes les attentions que vous avez pour moi, avec reconnoiſſance : mais je penſe toûjours avec tendreſſe à Vareil. Quand même je flaterois votre paſſion, quand même je vous comblerois de faveurs, vous ne ſeriez jamais content : vous croiriez toûjours que je ſacrifierois aux traits que vous portez, & que ce n'eſt point votre ſeule perſonne que j'aime. Croyez-moi, Monſieur ; c'eſt dommage qu'un Cavalier auſſi bien fait, perde ſon tems : attachez-vous à une autre, qui ſe trouvera heureuſe de vous occuper.

Quoi ! interrompit le Comte, vous voudriez que je m'attachaſſe à une autre ? Vous verriez ſans chagrin mon Amour pour elle ? Ah ! c'en eſt trop ; il faut ceſſer la feinte.

Alors il lui développa tout le mystere. Il lui fit connoître que Vareil, & le Comte d'Amille, n'étoient que le même; & par toutes les circonstances qu'il lui rappella, elle ne put en douter.

Elle étoit dans une surprise, & dans un silence, dont il étoit impossible de démêler les sentimens. Enfin, elle embrassa le Comte, avec cette sorte de joïe que ressent une Mere qui revoit un fils qu'elle a crû perdu, & dont la conduite mériteroit des reproches, qu'étouffe le plaisir de le retrouver. Il étoit très-tard: elle le pria de se retirer; & le lendemain, à son réveil, il reçut cette Lettre.

AU COMTE D'AMILLE.

Depuis la mort de Vareil, Monsieur, je n'avois jamais passé deux heures dans le jour sans penser à lui. Je me rappellois sans cesse l'Histoire de nos Amours. L'idée que, s'il n'avoit pas été tué, il m'aimeroit encore, me touchoit sensiblement sur sa perte. J'avois du plaisir à connoître la bonté de mon cœur, qui ne l'oublioit point, & qui me faisoit toûjours verser des larmes. Je m'entretenois avec complaisance dans ma dou-

douleur : mon esprit trouvoit avec elle une compagnie dont il ne s'ennuyoit point, parce qu'il en avoit pris le caractere mélancolique. Vareil n'auroit jamais eu de Rival, après sa mort. J'aï vû avec une joïe entiere, qu'il étoit vivant. Mais, après avoir bien consulté mes sentimens toute la nuit, j'ai connu que je ne m'interessois plus à lui, depuis que je le sçavois heureux ; & que je ne le regardois, enfin, que comme un aimable Cavalier, qui mérite l'estime de tout le monde. Je vais à la campagne trouver mon Mari, à qui je porte un cœur que la douleur lui enlevoit. Je serai charmée toute ma vie, d'avoir quelque occasion de vous obliger ; mais l'Amour est entierement éteint. Je n'en puis douter, à l'indifference avec laquelle je reflechis à la dureté que vous avez euë de me laisser pleurer, (sans en être attendri ;) un homme qui me parloit tous les jours, & qui auroit dû me tirer d'inquiétude dès que son affaire lui arriva. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obeïssante servante,

D'ERAN D'ACCIS.

Cette femme étoit attachée à une passion chimérique ; elle n'aimoit véri-

tablement, ni moi, ni ma perſonne; dit le Comte en liſant cette Lettre; puiſqu'elle n'a pas été touchée des ſoins que je lui ai rendus dans un tems où je ſuis, ſans contredit, plus aimable que je n'étois lorſqu'elle m'a vû pour la premiere fois.

Il ſe leva enſuite, s'habilla, badina de cette avanture avec les Officiers de ſon Regîment; & partit, quelques jours après, pour Paris.

Fin de l'Hiſtoire du Comte d'Amille.



LET-

LETTRE XII.

ROSALIDE à FATIME.

QUELLE est l'idée de Mahomet, de nous exclure de son Paradis? Est-ce par mépris de notre Sexe? Non, disoit l'autre jour un François. Mais comme il vouloit faire esperer à ceux qui le suivoient, un Paradis absolument sensuel après la mort, il s'est bien donné de garde de leur laisser soupçonner qu'ils y pourroient retrouver leurs femmes. Vous êtes encore heureuses, ajoûta-t-il, que les principes de la nouvelle Philosophie ne lui aïent point été connus : car il n'auroit pas manqué de dire, que les Femmes ne sont que de simples Machines; & tous les Turcs, sur la foi de cet Oracle, vous auroient regardées comme des Montres, plus ou moins bien travaillées, selon que vos mouvemens se seroient accordés avec leurs caprices.

Pour entendre ceci, ma Sœur, il faut que tu sçaches qu'il s'est élevé depuis cent & quelques années une Secte de Philosophes, qui soûtiennent que les Bêtes n'ont point d'Ame; qu'elles n'ont

n'ont point de ſentiment du tout ; qu'elles ne reçoivent ni plaiſirs, ni peines ; & qu'elles ne ſont, enfin, que des Ouvrages d'une Méchanique induſtrieuſe.

Les autres principes de cette Philoſophie ne ſont pas moins nouveaux à l'eſprit. Je te dirai même, qu'ils doivent paroître très ridicules à une jolie Femme, qui ne veut point ſe détacher des charmes qu'elle croit poſſeder. Si l'un de ces Philoſophes étoit amoureux de toi, & qu'il continuât cependant de raiſonner toûjours conſéquemment aux opinions de ſa Secte, il te soûtiendroit éffrontément, que tes yeux ne ſont point brillans ; que ton nez n'eſt pas fait au tour ; que ta bouche n'eſt point petite ; & que cette blancheur & ce rouge, qui ſe mêlent ſi agréablement ſur ton viſage, n'exiſtent point. Tout ces charmes, diroit-il, ſont des penſées de mon Ame, qui les répand ſur votre perſonne ; à peu près comme des couleurs que vous diverſifiez ſur un canevas quand vous travaillez à la Tapiſſerie.

Tu envoïerois promener cet Amant avec ſes viſions ; & tu ferois bien : il n'eſt pas agréable, d'avoir tant d'obligation aux gens.

LET-

LETTRE XIII.

FATIME à ROSALIDE.

J'AI un meilleur cœur que le tien, ma Sœur. Quelques raisons que l'on m'apportât, on ne pourroit jamais me déterminer à penser que mon Pere, mes Freres, mes Amies & mes Parens, sont malheureux pour toûjours. Je les ai vûs mourir bons Musulmans. Il faudroit, si j'entrois dans la Religion que tu as embrassée, que mon esprit se prêtât à l'idée horrible d'un tourment éternel, où ils sont condamnés. Ah! je n'aurois jamais cette dureté là. Je frémis même d'y penser! Comment peux-tu l'avoir eûë? Leur mémoire m'est si chere, que pour m'opposer au moindre outrage qu'on y voudroit faire, j'exposerois mille fois ma vie avec plaisir. Je lis avec attachement les passages de l'Alcoran où la félicité des Fideles est écrite, par la part que je crois qu'ils y ont. J'étois, ce matin, au Chapitre sur le Jugement.

» Il n'y a qu'un Dieu, éternel, infini,

» tout-

» tout-puissant & tout miséricordieux,
» qui a envoïé son Prophete pour vous
» instruire. Il n'est point Prophete, di-
» sent les Impies ; il boit, il mange, &
» marche comme nous dans les ruës.
» Mais quand le jour épouvantable
» pour eux viendra, ils voudroient être
» le plus petit atôme. Au son de la trom-
» pette, les Cieux s'ouvriront de foi-
» blesse : ils seront emportés, comme
» un voile que les vents furieux agitent
» dans les airs : le Firmament ressemble-
» ra à de l'or fondu, qui boüillonne :
» les Montagnes seront semblables à de
» la laine cardée, qui s'abbaisse : le So-
» leil, la Lune & les Etoiles tomberont
» dans la flamme dévorante, qui s'é-
» lancera comme une Mer agitée : la
» Terre sera blanche ; & les Corps, qui
» sortiront de toutes parts de son sein,
» couvriront sa surface. Les Fideles qui
» sont fermes dans leur Foi ; qui font
» des aumônes à la veuve, à l'orphe-
» lin & aux prisonniers ; qui croïent au
» jour du Jugement ; qui craignent un
» Dieu ; qui ne connoissent point d'au-
» tres Femmes que les leurs & leurs Es-
» claves ; qui ne font point mal aux Fi-
» deles,

» deles, ni par leurs diſcours, ni par
» leurs actions ; qui diſent la verité en
» témoignage ; qui effectuënt ce qu'ils
» ont promis ; qui conſervent avec é-
» quité & fidellement ce qui leur a été
» confié, auront dans leur main droite
» le Livre où ſont écrites leurs actions :
» ils ſeront appuïés ſur des lits ornés
» d'or & de pierreries ; ils ſe regarderont
» tous en face & avec plaiſir : de jeunes
» enfans iront autour d'eux avec des
» vaſes remplis d'un breuvage déli-
» cieux, qui ne leur fera point de mal à
» la tête, & qui ne les enyvrera point :
» ils auront tous les fruits qu'ils pour-
» ront ſouhaiter, & telles viandes qu'ils
» deſireront : ils poſſederont des Fem-
» mes qui auront les yeux noirs, & qui
» ſeront blanches comme des perles en-
» filées, & que perſonne ne touchera,
» ni Homme ni Ange, auparavant eux.

Voilà la félicité dont j'eſpere que mes Freres joüiront. Ils ont été tués en défendant leur Patrie & leur Religion : ils n'ont jamais fait tort à perſonne : ils n'ont adoré qu'un ſeul Dieu, qui punit les méchans, & qui récompenſe les bons : élevés dès l'enfance par des Fem-

mes

mes dévôtes, ils ont appris l'Alcoran: ils ont été accoûtumés, dès leur bas âge, à être frappés d'un respect profond au seul nom de Mahomet: ils ont crû dans ce Prophete, parce que ce Prophete scêlle tout ce qu'il dit du nom du Tout-puissant. Comment auroient-ils crû Mahomet assez méchant pour les tromper, dans le tems qu'il leur dit partout, que Dieu punit sevérement ceux qui trompent?

Mais ils n'ont pas vêcu dans la Religion, que j'ai embrassée, me diras-tu; c'est la vraïe..... Ils ne le croïoient pas; jamais les principes de cette Religion ne leur ont été révelés: comment seroient-ils coupables? Des Musulmans se sont laissés martyriser, plûtôt que d'offenser Dieu en abandonnant son vrai culte, qu'ils croïoient être contenu dans l'Alcoran: ils ne cherchoient pas à s'aveugler, puisqu'ils avoient Dieu & sa gloire pour objet.

Les préjugés de l'enfance, & l'autorité de nos Parens qui y sont morts, nous attachent à une Religion dont les idées se sont accrûës avec les fibres de notre cerveau, & qu'on nous a persuadés avoir été confirmée par des Miracles

cles : car chaque Religion, jusqu'à l'impertinente Religion même des Païens, a ses Miracles.

Je lisois hier dans l'Histoire de la République Romaine, qu'on consulta l'Oracle sur les moïens d'appaiser le courroux des Dieux, & d'arrêter une Maladie contagieuse qui dépeuploit Rome & l'Italie. Sur sa réponse on alla chercher à Epidaure la Statuë d'Esculape. Mais le Vaisseau qui l'apportoit s'arrêta tout à coup au milieu de la Mer, & tout l'effort des Matelots ne pouvoit le mettre en mouvement ; lorsqu'une Vestale, qu'on accusoit d'avoir violé son vœu, pria le Dieu de faire connoître son innocence. Elle attacha sa ceinture au Vaisseau, qu'elle entraîna sans peine dans le Port. Ce Fait est rapporté par des Historiens contemporains ; & en mémoire de cet évenement, on bâtit un Temple orné de peintures, où cette Histoire étoit tracée dans toutes ses circonstances.

La Tradition a fait couler de pere en fils, jusqu'à nous, les grandes actions de Mahomet, qui sont attestées d'ailleurs par des Historiens qui vivoient avec lui ; & le Tombeau du Prophete est

eſt entouré, àla Mecque,de voeux & de marques de reconnoiſſance, que les Fideles, qui ont reçu miraculeuſement leur guériſon,y attachent tous les jours.

L'atteſtation des Contemporains ; la Tradition directe ; & dans le tems même qu'un fait eſt arrivé, des Monumens établis pour le conſerver à la Poſterité, ſont, je croi, les ſeules preuves convaincantes qu'on puiſſe apporter de la vérité d'un Miracle.

Pourquoi veux-tu que je rejette comme fauſſe, l'Hiſtoire de cette Veſtale, & celle de Mahomet ; & que j'adopte pour vraïes celles de ta Religion, lorſqu'elles ne ſont pas appuïées d'autres autorités ?

Tu me répondras, peut-être, que Dieu a permis des Miracles dans toutes les Religions. Quoi ! Dieu, ma Sœur, m'induiroit dans l'erreur ? Il auroit permis qu'Eſculape fît un Miracle, pour que la dévotion impie à ſa Statuë augmentât ? Il auroit permis que, par mille traits miraculeux, Mahomet ſcellât une Religion qu'il deſaprouve ? Dieu, enfin, me donneroit des preuves pour me confirmer dans une croyance qu'il condamne ? Je ne le croirai jamais, ma Sœur.

Peut-

Peut-être, me diras-tu, que si mon raisonnement est juste, il n'y a donc que la vraïe Religion qui puisse être confirmée par de vrais Miracles; & qu'ainsi il n'est pas vrai que les Témoignages, les Monumens & la Tradition, suffisent pour en établir la réalité, puisque ces mêmes sortes de preuves concourent à établir la verité des Miracles faits pour confirmer des Religions toutes opposées entr'elles. Mais cela ne va-t-il pas à rejetter toute sorte de témoignage? Non, me diras-tu: c'est à nous, à examiner la nature & les circonstances du Fait, la qualité & le caractere des Témoins; & sur-tout à voir si la Religion, en faveur de laquelle ces Miracles ont été faits, est, de toutes celles que nous connoissons, la plus conforme à la raison, & aux perfections de l'Estre Suprême. Je sens tout cela, ma chére Sœur, & c'est ce qui m'embarasse. Car enfin, comment veux-tu que je fasse cet examen?

Me répondras-tu, que mon embarras ne vient que de ce que je n'ai pas les secours nécessaires; & que si j'avois les yeux éclairez par ta Religion, toutes ces difficultez disparoîtroient? Mais enfin,

enfin, je n'ai point ces ſecours; mes yeux ne ſont pas éclairés; je ſuis dans un Païs, où tout ce qui reſpire, tout ce qu'il y a de grand, tout ce qui m'approche & me touche de plus près, vit dans les principes ſur leſquels on a formé mes mœurs & mon éducation. Abandonne-t-on aiſément des idées auſſi anciennes que nous, pour en prendre de nouvelles à l'eſprit, & ſans avoir des marques infaillibles qu'on eſt dans l'erreur? Combien meurt-il de gens ici tous les jours, qui n'ont jamais commercé avec les Chrétiens, & qui n'en ont jamais entendu parler qu'avec mépris? Comment voudrois-tu que ces perſonnes-là euſſent rejetté les Dogmes de Mahomet, pour embraſſer une Religion qui ne leur a point été connuë?

Dieu a créé tous les hommes; il eſt juſte, bon & miſéricordieux: ſuivons les Loix de cette raiſon commune à toutes les Nations, & qu'il leur a donnée comme un flambeau pour les guider & les éclairer dans les voïes de l'équité & de la juſtice; ſervons-nous-en dans la recherche du Culte le plus conforme à ſa Grandeur & à ſa Sainteté; & eſperons tout de ſa Providence.

Je t'envoïe à ce ſujet une petite Hiſtoire, que j'ai trouvée traduite du Perſan en Turc. Je ſouhaite qu'elle t'amuſe. Celui qui l'a écrite me paroît une eſpece de Philoſophie, qui ne donne qu'un demi jour à ſes penſées, pour que le Lecteur ait le plaiſir d'y ſuppléer par ſes réflexions.



HIS-



HISTOIRE DE FELIME ET D'ABDERAMEN.

IL y avoit plus de dix ans que le ſage Kaillaz habitoit l'Iſle d'Evan. Dans ce lieu déſert, où jamais aucun homme ne s'étoit offert à ſa vûë, il paſſoit les jours entiers à contempler la Nature, ſous les formes diverſes & infinies qu'elle prend ſans ceſſe. La plus petite partie occupoit aiſément un eſprit affranchi des paſſions tumultueuſes; & l'étude des Mathématiques, inépuiſables en démonſtrations, lui donnoit à chaque inſtant, le plaiſir de la découverte de quelque verité. Il y vivoit de racines excellentes & de fruits agréables, que la Terre y produiſoit ſans culture.

La pluïe, les éclairs & la foudre l'avoient un jour empêché de ſortir de la Cabane qu'il s'étoit bâtie; lorſque deux heures

heures avant le coucher du Soleil, le tems s'étant éclairci, il monta sur un rocher, pour en détacher quelques coquillages. Il apperçut au dessous de lui une espece de Berceau, que les vagues de la mer avoient laissé à sec. Il y courut avec cet empressement qu'inspire l'humanité. Quelle surprise d'y trouver deux Enfans de deux à trois ans, dont les petits habillemens distinguoient le sexe ! Leur physionomie, sous des traits si tendres encore, présageoit cependant un sort bien different de l'abandon où ils étoient.

Depuis ce jour, Kaillaz ne sentit plus au fond de son cœur cette sécheresse & cet ennui, qu'inspire de tems en tems une entiere solitude, quelques soins qu'on prenne pour la tromper. La nuit venoit toûjours trop tôt : il lui sembloit qu'il n'avoit pas encore assez vû ces Enfans, quoiqu'il les eût eus tout le jour auprès de lui. C'étoit pour eux qu'il tâchoit d'embellir son habitation : il plantoit des arbres, pour croître avec eux ; il ornoit sa Cabane de coquillages, qui pouvoient les amuser.

Si un Pere, au milieu du tumulte du monde, environné de parens & d'amis,

 tiran-

tirannisé par des interêts d'ambition & de plaisir, se retrouve cependant toûjours avec joïe parmi ses enfans; quels sentimens encore plus tendres devoit avoir Kaillaz pour ceux dont la fortune l'avoit rendu le Pere, dans une Terre inhabitée, séparé depuis long-tems du commerce des hommes, sans espoir d'autres entretiens, d'autres secours, & d'autres plaisirs, que ceux qu'il pouvoit attendre de ces deux jeunes plantes, qu'il alloit cultiver & dresser à la Vertu, dans un lieu où l'exemple du Vice ne détruiroit point ses leçons.

Dès qu'ils eurent la force de se servir de leurs mains, il leur apprit à faire, de plusieurs plumes d'Oiseaux, un tissu dont ils se couvroient. Dans leurs moindres actions & dans leurs discours, dès qu'ils sçurent s'énoncer, il s'appliqua à démêler leur tempérament, pour le fortifier, où le rompre. *Abderamen*, c'étoit le nom qu'il avoit donné au Garçon, étoit sérieux, tendre & compatissant. *Felime* au contraire, c'étoit la Fille, avoit l'humeur enjoüée, vive, & ne regardoit tout ce qui l'environnoit qu'avec une complaisance interessée pour elle-même. Une avanture assez

simple

simple fit connoître à Kaillaz cette difference de caracteres.

Felime avoit trouvé un nid d'Oiseaux, trop foibles encore pour prendre leur vol; elle l'emportoit dans la Cabane, & la mere suivoit ses petits avec des cris, dont la bonté du cœur d'Abderamen interprétoit fidelement la douleur. Il pria sa Sœur, c'est ainsi qu'il appelloit Felime, de remettre ce nid où elle l'avoit pris. Elle ne le voulut point. Cela causoit une petite dispute entre eux, lorsque Kaillaz les joignit. Informé du sujet, il prit cette occasion pour leur donner la premiere instruction de Morale.

» En gardant ces Oiseaux pour les éle-
» ver & vous en amuser, vous suivez,
» dit-il, en s'adressant à Felime, ce qui
» vous fait plaisir: mais vous êtes cruel-
» le envers cette mere, à qui vous ôtez
» ce qui lui appartient, & dont vous
» allarmez la tendresse. Si un homme
» venoit dans cette Isle vous arracher
» d'auprès d'Abderamen que vous ai-
» mez; si, n'étant point attendri par
» votre douleur, & par les larmes que
» vous feroit répandre à l'un & à l'autre
» cette séparation, cet homme violent

» ne se laissoit conduire qu'à la douceur
» de vous posseder, Felime, ne le trai-
» teriez-vous pas d'injuste, de cruel &
» d'inhumain ? Ma Fille, il ne faut pas
» nous considerer seuls, en cherchant
» ce qui nous peut plaire : nous devons
» examiner si notre satisfaction n'est
» point contraire à celle d'un autre.
» N'en usez avec autrui, que comme
» vous voudriez qu'on en usât avec
» vous-même. Je ne fais que réveiller
» ce principe de Justice, que Dieu a
» gravé dans notre cœur en le formant :
» ce Dieu, mes enfans, qui est par-tout,
» qui est en tout, qui anime tout, qui
» circule & se diversifie sans cesse dans
» son immensité, sous des formes infi-
» nies : ce Dieu, en qui vous existez
» sous une façon d'Etre particuliere,
» qui seule vous distingue des autres
» productions, dont le fonds est com-
» mun, & dont la nature est la même
» avec la vôtre. Vous voyez dans les
» nuages mille figures diverses, d'hom-
» mes, d'animaux, d'arbres, de mon-
» tagnes : le vent souffle, le spectacle
» change en un instant, & la même ma-
» tiere se reproduit sous des images dif-
» ferentes. Rien ne s'anéantit jamais,
« que

» que la figure : ce qui semble disparoî-
» tre à vos yeux, ne fait que changer de
» forme : ces fruits que vous mangez,
» par le seul arrangement different des
» parties, deviendront le sang qui cou-
» lera dans vos veines. Mais l'Homme
» n'est que pour un tems. Les mêmes
» parties qui le composent, ne peuvent
» pas toûjours subsister : réünies sous le
» même arrangement, elles se détachent;
» l'harmonie se détruit, & ce qu'il y a
» de plus subtil en lui, se rejoint à l'In-
» fini : semblable à ces coquillages que
» la Mer brise sur un rocher ; l'eau, qui
» y étoit renfermée, s'écoule, & se
» perd dans l'immensité.

C'étoit par de pareilles instructions que Kaillaz tâchoit d'élever l'esprit de ces Enfans, à mesure qu'ils croissoient en âge. Il y avoit déja plus de dix ans qu'il les avoit sauvés, quand un malheur imprévu pensa lui enlever Felime. Un soir qu'elle se promenoit sur le haut du rocher, un vent furieux l'envelop-pa, & la jetta à la Mer. L'onde l'avoit engloutie deux fois ; sa perte paroissoit inévitable ; lorsqu'une vague la porta sur le rivage, en se retirant avec la même impetuosité.

 Abde-

Abderamen, qui la cherchoit toûjours, arriva dans ce moment. Quel spectacle pour un jeune Amant! Il voit ce qu'il adore, sans mouvement, les regards éteints, & la pâleur de la mort peinte sur le visage. ... Felime. ... ma chere Felime. ... Il l'appelle; il l'embrasse. Le son d'une voix si chérie ranime un moment cette Amante: elle ouvre les yeux, qu'elle referme aussi-tôt. Il tâche de l'échauffer dans ses bras: il colle sa bouche sur la sienne; il voudroit lui souffler sa propre vie, & mourir, pourvû qu'elle revînt. Ses transports réüssirent enfin: Felime, en respirant, embrasse Abderamen; & le premier sentiment qu'il connut dans sa Maîtresse, fut un sentiment de tendresse pour lui.

Il la porta à la Cabane, où, par les soins de Kaillaz, cet accident n'eut point de suites. Mais les caresses de son Amant, & la situation où elle s'étoit trouvé couchée entre ses bras, revenoient sans cesse à son esprit. La nuit, des songes séduisans la ravissoient: il sembloit qu'un autre sang entroit dans ses veines, & y couloit délicieusement. Elle s'éveilloit toute émûë, elle tâchoit de

de ſe replonger dans les erreurs d'un ſommeil, que l'agitation même où il l'avoit miſe éloignoit de ſes yeux : elle brûloit ; & dans ſon inquiétude, elle ſe levoit plus matin qu'à l'ordinaire.

Sa revêrie la conduiſit un jour vers une Grotte, d'où couloit un Ruiſſeau dont les flots argentés, après avoir quelque tems ſerpenté dans un petit Bois, y formoient un Baſſin ſous un ombrage charmant. Dans la fraîcheur de ces eaux, elle crut trouver un remede au feu qui la dévoroit. Elle ſe deshabille, elle s'y plonge, elle s'y joue innocemment : il lui ſemble qu'elle eſt plus tranquille. Elle ſe regarde avec complaiſance dans cette onde pure : elle cüeille quelques fleurs, qui venoient d'éclorre ſur les bords ; elle les place dans ſes cheveux, qui ſont relevés avec art ſur ſa tête. Avec une attention curieuſe, elle conſulte encore ce Ruiſſeau ſur ſa nouvelle parure : elle eſt ſi contente de ſe voir, qu'elle ſouhaiteroit qu'Abderamen pût en partager le plaiſir.

Il l'aimoit trop, pour être éloigné. Il l'avoit ſuivie : il s'étoit deshabillé comme elle, il la tenoit dans ſes bras, qu'el-

le croyoit encore que c'étoit une illusion. Confuse, interdite, elle résiste, sans sçavoir pourquoi : elle se refuse au penchant de son cœur : elle voudroit que la clarté des eaux se troublât, & la voilât aux regards qui tombent évidemment sur ses charmes. Elle tâche d'échaper, & les efforts qu'elle fait, déployent aux yeux de son Amant des beautés sans nombre, dans mille mouvemens differens. Il l'arrête, il la fixe enfin; l'Amour les attache par un lien, dont ils ne connurent l'usage qu'après en avoir éprouvé la douceur. Les flots même étoient enflamés du feu que respiroient nos jeunes Amans. Sans rompre la chaîne qui les tenoit unis, Abderamen emporte Felime, languissante & pâmée, sur le rivage; & la Terre, comme l'Eau, servit d'Autel à plus d'un Sacrifice.

Une douce langueur succede un moment à la rapidité de leurs desirs : ils se tiennent embrassés, & se moüillent de ces larmes délicieuses, que la satisfaction du cœur fait répandre avec une joye pure sur l'objet qu'il aime. Quelque bruit, excité entre les arbres, les fit s'arracher l'un à l'autre, & courir avec précipitation à leurs habits. « J'ai » craint

» craint que ce ne fût Kaillaz, dit Felime. Il ne peut blâmer les plaisirs que » nous venons de nous rendre réciproquement, je n'y vois rien de contraire au principe qu'il nous a recommandé ne point faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Les douceurs délicieuses où » nous étions plongés, n'ont point fait » tort à quoi que ce soit dans la Nature: » nous nous communiquons notre » bonheur, sans interrompre celui des » autres Etres. Cependant...... je ne » sçai : mais.... enfin, je ne voudrois » pas..... A ces mots, elle fut interrompuë par l'aspect de plusieurs hommes, qui les enleverent, & les emporterent tous les deux à un Vaisseau, d'où ils perdirent bintôt l'Isle de vûë.

» Ma Soeur, que veut-on de nous? » disoit tristement Abderamen. Nous » n'avons fait mal à personne.... Que » deviendra Kaillaz, quand il ne nous » verra plus? Il nous aimoit si tendrement!

» Cette idée leur fit verser des larmes. » Loin de vous affliger, mes Enfans, » les interrompit celui qui paroissoit le « Maître du Vaisseau: rendez graces au

» Ciel, qui nous a fait paſſer encore à
» portée de cette Iſle. Nous y aban-
» donnâmes, il y a près de vingt ans,
» l'impie Kaillaz, qui n'adoroit point
» le même Dieu que nous, qui mépri-
» ſoit le Culte que nous lui rendions,
» & regardoit dédaigneuſement nos
» Cérémonies. Il vous a ſans doute
» imbu de ſes principes?

» Il ne nous en a point donné d'au-
» tres, répondit à Abderamen, que de
» ne point faire à autrui ce que nous ne
» voudrions pas qu'on nous fît. Quoi!
» reprit celui qui leur avoit déja parlé,
» il ne vous a jamais entretenus du Pro-
» phete Mahomet, l'Envoyé de Dieu,
» qui promet de ſi grandes recompen-
» ſes aux Fideles qui ſuivent ſa Loi:
» qui les placera après leur mort dans
» des Lieux fortunés, où la poſſeſſion
» des plus belles Femmes répandra
» dans leurs cœurs une volupté auſſi in-
» tariſſable que leurs deſirs? .... Qu'il
» m'accorde ſeulement Felime, dit en
» ſoupirant Abderamen, & je ſerai auſ-
» ſi heureux que lui!

L'innocence de ce ſentiment atten-
drit tous ceux qui en oüirent l'expreſ-
ſion. La navigation étoit favorable, &
l'on

l'on continuoit tous les jours à développer à nos jeunes Amans les mysteres d'une Croyance si nouvelle à leur esprit. Par les meilleurs traitemens, on tâchoit d'y engager leurs cœurs. On leur ôta leurs habits, pour leur en donner de magnifiques. Des mets exquis flatoient leur appétit, & des liqueurs excellentes prévenoient leur soif.

Ils s'entretenoient une nuit tranquillement, & les idées flateuses que l'Amour leur inspiroit, étoient bien éloignées du malheur qui les menaçoit; quand ils entendirent un grand tumulte, des cris confus, des gémissemens; tout le Vaisseau étoit en mouvement. Abderamen s'arrache des bras de Felime, qui veut l'arrêter. Le premier objet qui se présente à ses yeux, est le Capitaine expirant à ses pieds. Il est lui-même frappé d'un coup qui l'étourdit, & le renverse. C'étoient des Chrétiens qui avoient rompu leurs fers, & dont l'heureuse conspiration les avoit rendu vainqueurs de ceux dont ils étoient esclaves une heure auparavant.

Abderamen, au bout de quelque tems, reprend ses esprits: le coup qui l'avoit abbattu n'étoit pas sanglant. Il

ſe leve. Auſſi-tôt on ſe jette à lui, on lui donne des fers, en lui parlant cependant avec humanité, parce que ces Chrétiens, qui ſçavoient ſon avanture, ne le comptoient point dans le nombre des Ennemis dont ils venoient de ſe venger. Son premier mouvement fut de chercher Felime. Il entre où il l'avoit laiſſée ; il ne la trouve point. Il revient. Quelle vûë ! Felime percée d'un coup mortel, couchée au milieu des morts dont le pont eſt tout couvert.

Felime .... ma Sœur ... Que vous avoit elle fait ? barbares ! En prononçant ces mots, il ſaiſit un poignard : ſes liens l'empêchent de s'en ſervir, & ſon eſclavage le ſauve de ſa propre fureur. Il demeure quelque tems immobile, les yeux fixes, & dans un ſilence farouche. La Nature ne peut ſoûtenir un plus long ſaiſiſſement ; il tombe ſans connoiſſance.

Il reſta tout le jour dans cet état ; & ce ne fut que le ſoir, qu'aux larmes qui couloient de ſes yeux fermés, on reconnut qu'un ſentiment moins violent avoit ſuccedé au deſeſpoir & à la fureur. Felime, repétoit-il ſans ceſſe, la charmante Felime n'a fait que paroître

ſur

ſur la Terre ; elle n'y a vêcu que pour moi : elle n'eſt plus, & je vis encore ! Ses beaux yeux ſont éteints pour jamais ; & les miens s'ouvrent à la clarté du jour !... A ces mots, entrecoupés de mille ſanglots, il s'aſſoupiſſoit dans l'amertume de ſes pleurs.

La douleur n'eſt point une paſſion qui ôte la vie : il ſemble même qu'elle s'entretient dans le cœur avec une eſpece de douceur, qui ne nous arrache point aux ſoins que l'on prend de notre conſervation. Abderamen ſe laiſſoit enfin aller aux ſecours que lui donnoit un Iman Chrétien qui ne l'avoit pas quitté d'un inſtant, & qui lui devenoit, pour ainſi dire, de plus en plus néceſſaire, par le plaiſir que nous reſſentons tous à conter nos malheurs.

Il le faiſoit entrer dans la confidence de ſa vie dans l'Iſle, du progrès de ſes amours & de ſes plaiſirs ; & ce Chrétien paroîſſoit toûjours prendre un grand interêt à ce récit. Ces ſortes de gens ſont ſouples, inſinuans, & la vanité de voir les autres penſer comme eux, leur fait tout riſquer & tout entreprendre pour étendre leur Religion. Celuici, voyant un jour Abderamen un peu plus

plus tranquille, crut avoit trouvé l'occasion de l'entraîner dans sa Secte.

» Mon Enfant, lui-dit-il, après la » perte que vous avez faite, chaque » instant de votre vie seroit une marque » d'ingratitude, si vous cherchiez quel- » que consolation sur la Terre. Mais il » est un Etre suprême, qui vous a créé » pour l'adorer & le servir. Peut-être » ne vous a-t'il frappé, que pour vous » appeller à lui. Il est jaloux de notre » cœur, qu'il veut seul occuper. Rem- » plissez-vous des mysteres de sa gran- » deur infinie, & de sa bonté: penetrez » votre ame de la sainteté de sa Loi, » que je vous expliquerai; & quand ce » corps terrestre se détruira, l'esprit » qui est en vous, & qui ne meurt point, » jouïra d'un bonheur éternel.....

» Je reverrois Felime! lui deman- » de avec empressement notre jeune » Amant, toûjours passionné pour la » mémoire de ce qu'il aime. Vous ne » vous faites encore, reprit l'Iman, des » idées de felicité, que selon vos sens, & » comme ces malheureux Musulmans, » avec qui vous avez vêçu quelque » tems. Vous n'êtes donc pas dans la » même Croyance qu'eux? repliqua Abde-

» Abderamen. Non, graces au Ciel, » continua l'Iman : ils ſuivent les Dogmes d'un Impie, avec qui ils ſouffriront après leur mort des tourmens » qui n'auront point de fin ; & tous » ceux qui, comme eux, meurent ſans » avoir été initiés aux graces de la Religion où je ſuis né, ſont condamnés à » l'horreur des mêmes peines. Comment ! interrompit vivement Abderamen, ce Dieu dont le nom ſeul m'inſpire une idée ſi ſublime, au milieu » même des tenebres de ma Raiſon qui » le cherche ; ce Dieu, dis-je, auroit » porté Felime dans une Iſle déſerte où » on ne l'éclaire point, il l'auroit conduite au milieu des Muſulmans qu'il » reprouve, pour la punir après ſa mort, » de n'avoir pas eu l'occaſion de s'inſtruire du ſeul Culte qu'il avouë ? Felime, dont la bouche n'a jamais déguiſé la verité, dont le cœur ignora » toûjours l'artifice, & dont les yeux & » les mains n'ont jamais été complices » de la moindre injuſtice, Felime ſeroit malheureuſe, dans la volonté » d'un Dieu qu'elle auroit adoré avec » plus de pureté que nous, ſi elle avoit » pû le connoître ?

En prononçant ces mots, il quitta avec indignation le Chrétien, & prit dès ce moment la résolution de se séparer de lui tout-à-fait, à la premiere occasion qui se présenteroit.

Le hazard favorisa bientôt son intention. Le Vaisseau fut obligé d'aborder pour faire de l'eau. L'Equipage se dispersa dans la campagne. Tandis que chacun est occupé du plaisir de toucher la Terre, il s'éloigna insensiblement, & se jetta dans une Forêt, dont l'épaisseur lui parut une sûre retraite.

Il n'avoit pas fait une lieuë dans cette Forêt, qu'il apperçut un homme assailli par deux Sangliers d'une grandeur énorme. Ses forces étoient épuisées par une longue défense; au-lieu que leur sang, que ces fiers animaux voyoient couler, les rendoit encore plus furieux.

Abderamen ne balance point, il court où l'humanité l'appelle; il frappe avec tant de bonheur, que ces especes de Monstres tombent sous ses coups. » Je vous dois la vie, genereux » Inconnu, dit celui qu'il avoit délivré. » La Chasse m'a exposé à un peril plus » grand que tous ceux que la Guerre

m'a

» m'a fait voir encore. Accordez-moi
» la grace de m'accompagner dans un
» lieu, où je tâcherai de vous marquer
» ma reconnoissance.

» Je me trouve heureux, répondit
» Abderamen, d'avoir eu l'occasion
» d'entreprendre pour vous, ce que
» vous auriez fait pour moi si vous m'a-
» viez vû dans le même danger. Outre
» le plaisir que j'aurai toûjours à vous
» suivre, je vous avouërai que la For-
» tune m'est si contraire, qu'il m'est in-
» different quel Païs habiter«. En achevant ces mots, il apperçut plusieurs Chasseurs qui venoient de son côté, & il ne fut pas long-tems à connoître que c'étoit au Roi de Serendib qu'il avoit sauvé la vie.

Ce Prince présenta son Liberateur à sa Cour, qui grossissoit à mesure qu'ils approchoient du Palais. Abderamen y fut logé. Chaque jour, le Roi lui donnoit quelque marque nouvelle de bonté & de distinction. Il le plaça dans son Armée, à la tête d'un Corps de Troupes considérable; & il eut à s'applaudir de son choix.

Abderamen, dans un combat, chargea avec tant de bravoure & si à propos

pos les ennemis, qu'il ramena la Victoire qui commençoit à se déclarer pour eux. Et ce ne fut pas la seule occasion où sa bonne conduite & son courage décida des succès.

Souvent, les Grands-hommes ne doivent leurs belles qualités qu'à l'ambition de paroître. En pratiquant les vertus, ce n'est point la Vertu même qu'ils ont pour objet, dans le fond de leur cœur; ils sacrifient à la Renommée, & à l'estime des Peuples, qu'ils veulent se concilier: l'orgüeil est l'artisan de leur mérite. Il n'en étoit pas ainsi d'Abderamen. La droite Nature dirigeoit toutes ses actions: il soulageoit les Soldats, il aidoit les blessés, il partageoit ce qu'il possedoit, avec ceux qui avoient besoin, & il étoit étonné des loüanges qu'une semblable conduite lui attiroit. Quel est donc, disoit-il, le caractere de ces gens-ci? Est-ce que je puis me dispenser d'exécuter pour eux, ce que je voudrois qu'ils fissent pour moi si j'étois dans leur situation?

Ses services augmenterent la confiance du Roi à un point, que ce Prince voulut concerter avec lui seul les projets de la Campagne suivante, & les

moyens

moyens de la soutenir. » Mon cher Abderamen, lui dit-il, j'ai en tête plusieurs Puissances, unies ensemble » pour me détruire. Jusqu'ici, j'ai été » victorieux. Mais mes Finances sont » épuisées, mes Peuples sont chargés ; » mes meilleurs Officiers ont été tués ; » & ceux que les hazards de la Guerre » ont épargnés, gémissent sans récompenses, après s'être ruinés à mon service. Je ne veux cependant point accepter une Paix deshonorante.

» Sire, répondit Abderamen, le zele que j'ai pour la gloire de Votre Majesté, m'inspire quelques idées, que » je prendrai la liberté de soumettre à » ses lumieres, puisqu'elle m'ordonne » de parler.

» Depuis que j'ai l'honneur d'être » sous sa protection, je me suis instruit » exactement des Loix, des Richesses, » & des differens Corps de l'Etat. Vous » avez dans votre Royaume des milliers » de Faquirs, de Bonzes, de Derviches, de Calenders, & autres de cette Robe, qui joüissent de revenus » considérables en fonds, ou qui en ont » d'assûrés dans les charités qu'on leur » fait. Ces gens-là sont reçus par-tout

avec

» avec quelque considération : sans inquiétude & sans travail, ils ont tout » ce qui est necessaire à l'homme. C'est » d'eux qu'on peut dire, que la Nature, » sans être cultivée, prévient les besoins. » Ils n'ont d'autres peines que celles » qu'ils veulent se donner par leurs intrigues dans toutes les familles, où, » sous les noms spécieux de zéle & de » devoir, ils soufflent la médisance & » la desunion, pour arracher les secrets, » & dominer sur ceux qui doivent les » craindre après avoir eu une confiance » trop aveugle. L'oisiveté regne parmi » ces gens-là, & la paresse en grossit le » nombre. Ils attirent par leurs caresses, » & ils inspirent le dégoût de la maison » paternelle au Fils de ce Bourgeois riche, que son Pere veut obliger de » s'attacher à une profession qui ne lui » plaît pas. Le Fils de cet Artisan & de » ce pénible Laboureur, qui voit que » ses parens, après avoir travaillé tout » le jour, n'ont gagné le soir que dequoi » soûtenir leur Famille, aspire après un » genre de vie qui l'éleve, où il ne manque de rien, où il n'a d'autre soin que » de s'habituer à prononçer tous les » jours deux ou trois milles mots.

» C'est ainsi que vous perdez, Sire, » tous les ans, trois ou quatre mille » Sujets, qui auroient été de bons Ma- » telots, des Soldats disciplinés, d'ha- » biles Négocians, ou de riches Labou- » reurs, si les Derviches, en fréquen- » tant dans les maisons, ne les avoient » pas caressés dès leur enfance, & n'eus- » sent pas, par leur exemple, anéanti » en eux le goût du travail & de l'indus- » trie...... Eh! comment remedier à cet abus, interrompit le Roi?

» En défendant, Sire, repliqua Ab- » deramen, aux Faquirs, Bonzes, Der- » viches, & Calenders de votre Roïau- » me, de recevoir qui que ce soit par- » mi eux, avant l'âge de trente ans, & » qu'il n'ait exercé dix ans la profession » de son Pere.

» Vôtre Noblesse vous sert avec at- » tachement, & s'en fait même un point » d'honneur. Mettez-vous en état de » donner des récompenses à un Noble » qui a vieilli dans vos Armées: faites » lui au moins goûter, sur la fin de ses » jours cette honnête abondance dont » a joui toute sa vie un Bonze, qui n'a » cependant toûjours été qu'un fardeau » inutile sur la Terre.

» Com-

» Comme étant le Prémier de votre
» Royaume, dites que vous voulez
» être aussi le Prémier Ministre du Dieu
» qu'on y adore. Sous ce Titre spé-
» cieux, assignez à ceux qui vous sont
» utiles, des Pensions sur les Revenus
» considérables que possedent les Der-
» viches : permettez aux Nobles de re-
» vendiquer les legs considérables, qui
» sont sortis de leurs Maisons en faveur
» des Calenders : réunissez vous-même
» à votre Domaine les fonds qui auront
» été alienez. . . . .
. . . .

(Il manque ici queque chose, qu'on n'a pû traduire, le Manuscrit étant effacé dans cet endroit.)

. . . .
. . . .

Le Roi communiqua ces projets à son Conseil, & la volonté où il étoit de les exécuter. Peut-être en seroit-il venu à bout : mais on le trouva, le lendemain, mort empoisonné dans son lit ; & Abderamen, en se retirant le soir au Palais, fut assassiné par des gens inconnus.

LET-

LETTRE XIV.

ROSALIDE à FATIME.

JE n'ai pas le cœur moins bon que toi, ma chere Fatime. Crois tu que je puisse soutenir l'idée de te voir condamnée à des tourmens éternels, pour n'avoir point embrassé une Religion que tu n'as jamais été à portée de connoître? Non, ma tendresse est d'accord là-dessus avec ma raison. Dieu est trop juste, pour exiger des hommes plus qu'ils n'ont été en état de faire. Mais, comme il est le maître de ses graces, il a pû reveler sa volonté aux uns, plus clairement qu'il ne l'a fait connoître aux autres, & leur destiner un bonheur plus grand dans une autre vie. Je ne desespere pas qu'il ne te fournisse un jour les moyens de t'éclairer : je me le persuade même, parce que je le souhaite ardemment.

Fin des Lettres Turques.